BHAI VIR SINGH

— poète et mystique punjabi —





HARBANS SINGH
(Traduit de l'anglais par Danielle Gill)

BHAI VIR SINGH

HARBANS SINGH

(Traduit de l'anglais par Danielle Gill)



1973



Punjabi University Press, Patiala

BHAI VIR SINGH

LE MILIEU

C'est au cours des dix dernières années du 19e siècle que la littérature punjabie a pris son tournant décisif. Pendant cette période de grands changements et d'aspirations nouvelles, des influences extérieures, jusque-*là* sans grand effet, se mirent *à* provoquer un recul des valeurs traditionnelles dans ce qu'elles avaient de restrictif. Cette ouverture d'esprit s'accompagna d'un renouveau de la conscience créatrice. Des thèmes et des moyens d'expression nouveaux vont faire leur apparition, avec toute une structure nouvelle, vocabulaire, style, ton. Pour l'histoire il s'agit d'une période charnière, qui va séparer nettement ce qui suivra de ce qui précède.

Un homme a parfaitement saisi les implications des impulsions et des aspirations du moment, et a su les transposer dans la littérature punjabie. C'est Bhai Vir Singh. Sa sensibilité proposa une réponse subtile et essentielle aux interrogations suscitées par tous ces bouleversements. Sous sa plume intuitive et géniale naquirent des romans, des oeuvres poétiques, des pièces de théâtre, des épopées, des essais critiques, des biographies et même des livres pour enfants. C'est lui qui introduisit certains de ces genres dans la littérature punjabie. S'ajoutant donc *à* la prise de position spirituelle et sociale de Bhai Vir Singh, ce style et ces thèmes nouveaux ouvraient une ère nouvelle pour la littérature punjabie.

Que la littérature punjabie moderne soit née avec Bhai Vir Singh est un fait unanimement reconnu maintenant par les historiens de la littérature, qui font de lui le père *à* la fois de la prose, du roman, de la poésie lyrique, de l'épopée, du théâtre et de la recherche historique. La langue acquit grâce à lui une plus grande puissance d'expression, et grâce *à* ses idées une dignité toute nouvelle. L'impact de Bhai Vir Singh fut tel dans la littérature punjabie, que quand il publia son dernier livre, un re-

P.U.P. 1147

cueil de vers, *Mere Saiyan Jeo,* ("O Seigneur, mon Maître,") en 1953, elle s'était enrichie d'un grand nombre d'écrits"modernistes".

A la naissance de Bhai Vir Singh, le Punjab était devenu un creuset d'idées nouvelles. Tout se transformait et très vite. Un quart de siècle s'était écoulé depuis la chute du royaume sikh et son remplacement par la domination anglaise. Le Punjab avait été, il faut le rappeler, l'un des derniers territoires de l'Inde à devenir dominion britannique. Les barrières s'effondrèrent alors et le Punjab entra dans l'orbite d'une conscience nouvelle due au contact de l'éducation occidentale. L'une des conséquences les plus importantes de cette interaction des cultures orientales et occidentales, fut le développement des langues et des littératures indigènes. Il faut à ce propos rendre hommage au travail des missionnaires chrétiens, aux écoles et collèges anglais et aux orientalistes qui étudièrent et découvrient la beauté et la richesse de la connaissance indienne. Ils furent un stimulant pour l'Inde.

La première grande mission protestante en Inde s'installa dans la ville danoise de Serampore, près de Calcutta, et sa contribution dans le domaine de l'éducation et de la recherche fut très importante. La Compagnie des Indes Orientales voyait d'un assez mauvais oeil l'activité des missionnaires, et leur imposa toutes sortes de restrictions, très efficaces jusqu'en 1813, dans le but, bien sûr, de protéger ses intérêts commerciaux. William Carey, Joshua Marshman et William Ward, les trois missionnaires pionniers anglais, se virent donc contraints d'ouvrir leur mission sous les couleurs danoises. Ils obtinrent, en l'an 1800, la permission du gouverneur local, d'établir un centre à Serampore. Ils commencèrent par construire des écoles avec des internats et une imprimerie. Ward se spécialisa dans l'étude de la religion hindoue, Marshman fit du chinois. Quant à Carey, il étudia les langues indiennes, il écrivit des grammaires du bengali, du sanscrit et du mahratta, et publia des grammaires du telinga et du punjabi."[1] La Bible fut traduite par la mission et publiée en plusieurs langues indiennes, sanscrit, bengali, assami, oriya, marvari, pushtu, telugu, marathi et punjabi. C'est en 1911 que fut publiée sa version punjabie, en écriture gurmukhie.[2] La Bible fut le premier livre imprimé en punjabi.

L'initiative, dans la domaine de l'éducation, revient à parts égales aux missions chrétiennes et au gouvernement. Encouragée par le Parlement Britannique, la Compagnie des Indes Orientales

fonda des écoles où allaient être enseignés le sanscrit et l'arabe, les collèges sanscrits de Calcutta, de Madras et de Bénarès par example, dont l'enseignement fut totalement oriental. Les travaux de quelques érudits européens encouragèrent de leur *côté* les études classiques. Sir William Jones (1765-94) fonda en 1784 la Société Asiatique du Bengale et traduisit en anglais les classiques sanscrits *Hitopdesa* et *Sakuntala.* Henry Thomas Colebrooke (1765-1837), professeur au Fort William College, écrivit des essais sur les Vedas, les mathématiques hindoues et la philosophie. Friedrich Max Muller (1823-1900), professeur de philologie comparée *à* Oxford publia une édition anglaise des *Rigveda* et dirigea les traductions de plusieurs autres oeuvres orientales.

Parallèlement à cet intérêt naissant pour la littérature et la philosophie indiennes, se développa une grande curiosité pour l'éducation anglaise. Raja Rammohun Roy, un homme politique indien remarquablement intelligent fut son avocat le plus fervent. Il fonda en 1817 à Calcutta le Vidyalaya ou College Hindou qui fut le précurseur du célèbre Presidency College. Il eut pour tache de permettre "la transmission de la science européenne à l'intellect de l'Hindoustan." Cet argument en faveur de l'anglais se trouva encore consolidé par Macaulay qui fit en 1835 de la diffusion de l'éducation et des sciences occidentales le but de la politique anglaise.

Les besoins des missionnaires chrétiens leur firent mettre l'accent sur l'étude des langues modernes de l'Inde. Les écoles qu'ils avaient ouvertes avaient pour objet principal "l'éducation vernaculaire".[3] L'opinion publique, elle aussi, se fit de plus en plus partisane de l'enseignement dans les langues locales. En 1867 la *British Indian Association* des provinces du nord-ouest à Aligarh faisait remarquer dans une note au gouverneur général que l'utilisation de l'anglais comme moyen d'enseignement limitait *à* une élite le bénéfice des études supérieures et "prenait deux fois plus de temps." Le mémoire demandait au gouvernement de l'Inde "d'établir un système d'éducation publique de niveau supérieur, où les lettres et les sciences seraient enseignées dans la langue vernaculaire."[4] Parmi les signataires de ce document se trouvent Sayyid Ahmad et Raja Jaykishan Dass.

Cette rencontre de l'Orient avec l'Occident avait été très stimulante. La réponse de l'Inde fut double. D'une part il lui parut urgent d'aller de l'avant, de favoriser le changement, de

rompre avec le passé, et de l'autre d'étudier mieux ce même passé, de lui emprunter ce qu'il avait créé de bon et de consolider, au besoin, ce qui tombait en décrépitude. L'équilibre se maintint entre les deux tendances, grâce *à* la capacité éternelle de l'Inde de synthèse et de survie. Mais une période d'émancipation et d'enrichissement avait incontestablement commencé. Des forces vitales de réforme et de transformation étaient entrées en jeu. Les attitudes ancestrales perdaient une partie de leur caractère restreignant au contact de nouvelles conceptions artistiques, littéraires et sociales. A la suite de protestations de quelques esprits éclairés, et sous le choc d'une pensée occidentale libérale et d'un développement économique rapide, plusieurs mouvements religieux,culturels et humanitaires virent le jour. Le premier et le plus significatif naquit du radicalisme de Raja Rammohun Roy. Un autre qui influença beaucoup le cours de l'histoire indienne fut la campagne de Sir Sayyid en faveur de l'éducation musulmane.

Avec l'arrivée des Anglais, le Punjab traversa ce même cycle d'expériences. Alors que Ranjit Singh, le souverain Sikh régnait encore à Lahore, un pasteur presbytérien, John C. Lowrie arriva d'Amérique pour créer une mission *à* Ludhiana, le dernier poste anglais au nord-ouest juste *à* la frontière du Royaume Sikh. C'était en 1834. Il avait choisi cette région pour plusieurs raisons. "C'était un excellent champ d'action avec sa population nombreuse et travailleuse... ... son climat meilleur que celui des provinces du Sud, et sa facilité d'accès aux premières hauteurs de l'Himalaya en cas d'ennuis de santé." Une autre raison de venir iei était le peuple sikh, "qui attira tout de suite notre attention."[5] La mission prêcha la bible, ouvrit une école anglaise et un imprimerie. Les élèves de l'école étaient hindous, musulmans, sikhs et chrétiens. On enseignait des auteurs anglais, la géographie, l'histoire universelle, la philosophie naturelle, la chimie, l'économie politique, les évidences du christianisme... C'était tout nouveau dans la région, à la fois par le contenu de l'enseignement et par la composition des élèves. Ranjit Singh lui-même souhaita qu'une école semblable fût ouverte dans sa capitale pour les enfants de sa famille et quelques autres jeunes gens promis *à* un avenir brillant. Il fit visiter Lahore à Lowrie dans ce but, et l'école se serait sans aucun doute materialisée si "le principe missionnaire de l'enseignement de la bible en même temps que des autres matières avait pu être acceptable par le Maharaja."[6] L'urdu, le persan et le punjabi étaient des sujets d'étude privilégiés dans les écoles de la mission.

L'imprimerie de la mission de Ludhiana fut la première ouverte au Punjab. Elle permit de publier un certain nombre de traductions partielles de la bible et des classiques, comme le *Progrès du Pèlerin,* qui constituèrent les premiers rudiments de la prose punjabie. Parmi ses livres plus techniques, la mission publia un dictionnaire du punjabi, une grammaire et une géographie descriptive de la région. La techniqe de l'imprimerie était toujours inconnue au Punjab, de l'autre côté de la Sutlej.

Après l'abrogation de la Sikh Rule en 1849, la mission étendit son action jusqu'*à* Lahore. Deux de ses membres, C. W. Forman et John Newton, furent envoyés sur le champ dans la capitale du Punjab. Ils construisirent des écoles anglaises et vernaculaires, des institutions sociales, des hôpitaux et des orphelinats. C. W. Forman se rendait régulièrement dans le bazar pour y prêcher. Un théologien musulman le défia un jour à un débat public. Forman releva le défi et six sujets de discussion furent décidés. Le zêle fut grand des deux côtés, et cette joute de 1862 fut suivie de nombreuses autres, à l'époque *où* Bhai Vir Singh allait à l'école.

Amritsar, le quartier général du Sikhisme, devint une autre base importante de l'entreprise de l'église. En 1852 arrivèrent T. H. Fitzpatrick et Robert Clark, les premiers missionnaires de l'église d'Angleterre au Punjab. Les instructions qu'ils avaient reçues précisaient: "Bien que la religion brahmanique gouverne encore les esprits d'une grande partie de la population du Punjab, et la religion musulmane une autre, c'est la religion *Sikhe,* une sorte de théisme pur, issu de la dissension d'une secte hindoue, qui est dominante et toute puissante ici depuis plus d'un siècle déj*à*. Quelques exemples encourageants nous portent à croire que les Sikhs se montreront plus accessibles *à* la Vérité des Ecritures que les Hindous ou les Musulmans."[7]

Daud Singh, le premier Sikh connu *à* avoir embrassé le christianisme se joignit au missionnaires. Il avait été baptisé *à* Cawnpore par le Révérend père W.H. Perkins, et était devenu le pasteur d'Amritsar en 1852. Le Deputy Commissioner fit alors construire deux batiments pour la mission et l'église fut également mise en chantier ainsi qu'une école vernaculaire, une école secondaire, une école de filles et une maternité. L'action évangélique trouva sa récompense dans la conversion d'hommes comme Shamaun, Simeon, un ancien *Granthi* sikh du nom de Kesar Singh de Sultanwind, de Imad-ud-Din, un *maulavi* musulman et de Rullia

Ram. Ce dernier venait d'une famille hindoue de la caste des Khatri d'Amritsar et il avait été l'élève de l'école missionnaire et passé l'examen d'entrée de celle de Calcutta. Des annexes de la mission furent ouvertes dans la plupart des villes importantes du district sikh de Majha comme Tarn Taran, Ajnala et Jandiala.

La Mission de l'Union Presbytérienne, qui avait été ouverte à Sialkot en 1855 fut particulièrement heureuse quant à ses résultats. La conversion de Ditt, "un petit homme noir et paralysé" de la caste des balayeurs du village de Marali entraîna une" conversion de masse." "Onze ans après la conversion de Ditt plus de cinq cents chuhras ou balayeurs intouchables avaient reçu le baptême. En 1900 plus de la moitié de ces humbles habitants du district de Sialkot étaient convertis, et en 1915 presque tous les membres de cette caste, à l'exception de quelques centaines d'entre eux, professaient la foi chrétienne."[8] La Cambridge Mission, la Baptist Mission et la Church of Scottland arrivèrent aussi sur place. Leur réseau couvrit bientôt tout le pays jusqu'aux régions frontalières. Un catalyseur était entré dans la vie punjabie qui allait précipiter une réaction vitale.

Sur le plan administratif, les Anglais créèrent un système séculier et égalitaire. Le code civil anglais ainsi que le code pénal anglais, avec leurs notions d'individualisme et de droits naturels, entrèrent en vigueur et les fondations d'institutions éducatives, sociales et légales furent posées. Les communications furent améliorées, le pays arpenté, le contrôle des revenus établi, tout cela sans grands problèmes. L'agriculture fut encouragée et à l'ancien ordre féodal de la société succédait peu à peu un ordre nouveau. La prolifération des petits commerces et la création de postes gouvernementaux suscita l'avènement d'une classe moyenne qui se fit vite une place importante dans la société. Après une première période de répression violente, les Sikhs, qui s'étaient farouchement battus contre les Anglais avant de se soumettre, furent traités par eux de façon libérale. Cela toucha leur sensibilité et ils entrèrent en grand nombre dans l'armée anglaise. Les autres retournèrent avec une confiance renforcée à leurs occupations agricoles, une ère de paix et de prospérité s'annonçait qui allait s'accompagner d'un renouveau de l'activité culturelle et intellectuelle.

L'éducation atteignit des classes plus humbles grâce à l'instruction publique. Le *Punjab Education Department* fut mis

sur pied à Lahore, à la suite de l'*Education Despatch* de 1854 qui demandait aux administrations provinciales de s'occuper de l'instruction publique. Le premier projet du Département fut l'ouverture de trente écoles primaires dans chaque district, avec un instituteur par école et une allocation mensuelle de 15 roupies par école. Pour couvrir une plus grande surface, on révisa le plan et il fut décidé que l'on ouvrirait les écoles avec une aide de cinq roupies seulement. Cela permit au Départment d'ouvrir quatre-vingt-dix écoles par district, au lieu des trente décidées au départ. Le système traditionnel était sur le point de disparaître. Il s'agissait d'un système rudimentaire et arriéré qui faisait que les enfants hindous fréquentaient les écoles Mahajan, où ils apprenaient à lire, à écrire et à calculer au moyen de caractères mercantiles, que les petits Musulmans allaient dans les mosquées apprendre le Coran et les Sikhs dans les *gurdwaras*, où l'on enseignait l'écriture gurmukhie. En quelques années, un grand nombre d'écoles primaires et moyennes, vernaculaires pour la plupart, ainsi que des écoles secondaires, où l'enseignement était donné en anglais, furent ouvertes dans les villages et les villes sous l'égide du Département. Ces écoles étaient neutres du point de vue religieux, et c'est en quoi elles différaient des écoles des missions. Leurs élèves apprenaient convenablement l'anglais, ils étaient en contact avec l'état le plus moderne de la connaisance et de la pensée. Ils pouvaient prétendre à des emplois civils, qu'ils obtenaient en général. Un petit nombre d'entre eux, après cette formation, se mit à considérer la société à la lumière des idées nouvelles reçues et s'efforça de travailler à son amélioration.

L'intérêt porté aux langues modernes de l'Inde est l'un des traits essentiels de son éveil culturel vite devenu évident. Le 21 janvier 1865, le grand linguiste Dr Gottlieb Wilhelm Leitner ajouta un élément constructif en créant l'Anjuman-i-Punjab. Le Dr Leitner avait été successivement le premier principal du Government College de Lahore le premier Registrar de l'université du Panjab. Cette société encourageait le développement des littératures vernaculaires et la diffusion de la connaissance populaire par ce moyen. Elle organisait des conférences sur des questions littéraires, scientifiques et sociales, envoyait des rapports au gouvernement, ouvrit des bibliothèques avec toutes sortes de livres et leurs traductions en urdu, hindi et punjabi. *L'Anjuman* ouvrit aussi une école orientale et on lui doit la création du Punjab

University College qui allait "promouvoir la diffusion des sciences européennes, autant que possible par le moyen des langues vernaculaires du Punjab, essayer d'améliorer la littérature locale, encourager l'étude des langues classiques et associer les classes éduquées et influentes de la province aux officiers du gouvernement dans la tâche de promouvoir et de superviser l'éducation populaire." Ce college devint université en 1882. L'un des arguments avancés par le Lieutenant-Gouverneur en faveur de la création d'une université séparée pour sa province était que cela aiderait : "à la mise sur pied d'un outil plus efficace qu'il ne l'avait été auparavent pour l'élaboration d'une littérature vernaculaire, enrichie par l'apport de l'occident, et la création d'ouvrages éducatifs en littérature et en sciences qui conviendraient à la diffusion de cette connaissance parmi les générations montantes."[9]

L'intérêt que le gouvernement portait à l'enseignement des langues modernes se manifesta de plusieurs façons. L'état de la poésie urdue, par exemple était l'une de ses préoccupations et le Directeur de l'Instruction Publique institua, sur le conseil du Lieutenant Gouverneur, une série de *mushaiaras* mensuelles, sortes de matinées poétiques. Il inaugura la première de ces rencontres, qui eut lieu le 9 mai 1874 :

> "Le but de cette réunion est de trouver des moyens de développer la poésie urdue qui est en pleine décadence...Nous posons aujourd'hui la première pierre d'une nouvelle *mushaiara*, avec ceci de particulier que nous imposerons les sujets sur lesquels les poèmes devront être écrits. Je propose des réunions mensuelles, et pour la prochaine fois les poètes devront prendre pour thème la saison des pluies."[10]

L'enthousiasme originel qui avait introduit un élément régénérateur dans la vie punjabie fit vite place à des divisions culturelles. Il se forma des petits mouvements de clocher, des divisions communalistes apparurent. Les Hindous étaient attachés à l'hindi, les Musulmans à l'urdu et les Sikhs au punjabi. Ces tendances se firent de plus en plus fanatiques à mesure que le temps passait. Une acrimonie mutuelle conduisit à des conflits qui prirent rapidement une tournure politique.

C'est dans le Bihar et l'Uttar Pradesh surtout que les controverses entre l'hindi et l'urdu alimentèrent le plus violemment les querelles communales. Les Musulmans ressentirent comme une offense l'ordre du Lieutenant Gouverneur du Bengale de remplacer

en 1872 l'urdu par l'hindi dans l'écriture devanagri et d'en faire la langue officielle des échanges commerciaux, dans les districts de Patna et de Bhagalpur. Les Hindous donnèrent, bien sûr, leur support à l'hindi et constituèrent des *Hindi Parchar Sabhas* pour agrandir encore sa sphère d'influence. Un mouvement pour le développement de l'urdu prit un solide départ en Uttar Pradesh avec Sayyid Ahmad.

Une association permanente "pour la défense et l'amélioration de la langue urdue", *l'Anjuman-i-Taraqui-i-Urdu.* fut par ailleurs créée. Elle eut pour président T. W. Arnold (le frère du poète et critique Matthew Arnold), qui avait été le premier directeur de l'Instruction Publique au Punjab, et l'historien musulman Shobli Nomani pour secrétaire. Au Punjab, une association similaire naquit, *l'Anjuman-i-Himayat-i-Urdu.* Le gouvernement fut assailli de pétitions et de contre-pétitions, et un état de guerre de la plume était entretenu par les colonnes des journaux. Ce patriotisme linguistique se manifestait en outre par des récompenses matérielles données aux utilisateurs d'une langue ou de l'autre dans les bureaux du gouvernement.

A la suite de l'abolition du persan comme langue officielle de l'Inde par Warren Hastings en 1837, l'urdu avait gagné des positions dans les étages plus bas de l'administration. Au Punjab, c ést l'urdu qui fut adopté par les administrateurs anglais. Sa position resta dominante par la suite. Il était devenu non seulement la langue de l'administration mais aussi celle de l'enseignement. Le punjabi qui était parlé par tous ses habitants qu'ils fussent hindous. musulmans ou sikhs perdit sa place naturelle. Les Musulmans le négligèrent à cause de leur engagement vis-à-vis de l'urdu, les Hindous parce qu'ils ne s'intéressaient qu'à l'hindi. Seuls les Sikhs essayèrent d'en faire la langue officielle du Punjab. Cet abandon du punjabi par la plus grande partie de la population dont c'était la langue et son exclusion des systèmes éducatifs et administratifs dans sa province d'origine créèrent un déséquilibre dans la vie culturelle du Punjab et entravèrent sa progression. Pour les Sikhs c'était très blessant et ils firent une question de foi de redonner au punjabi la place qui lui était due. c'était la condition-même de leur autonomie culturelle et de leur prospérité future.

Il se produisit aussi, au contact de la science occidentale, de la morale et de l'humanisme chrétien, une remise en question des

religions indiennes. Les mouvements réformistes devinrent tout à fait sectaires avec le fondamentalisme de l' Arya Samaj hindou et l'hérésie de l'Ahmadiya au sein de l' Islam. Des tendances plus libérales apparurent avec le Brahma Sabha, qui devint plus tard le Brahmo Samaj et qui fut fondé au Bengale an 1828 par Rammohun Roy, et le Prarthana Samaj qui vit le jour à Bombay en 1867 et l'enseignement de Ramakrishna Paramahansa (1834-86). Au Punjab ces contacts provoquèrent des rencontres agressives et les dernières décades du dix-neuvième siècles surtout furent l'époque de toutes sortes de polémiques religieuses entre Chrétiens, Musulmans et Arya Samajistes.

Ce fut une période critique pour le Sikhisme, étrangement somnolent depuis l' échec de sa domination politique. Mis à l' épreuve par toutes sortes de forces religieuses et culturelles autour de lui, il dut se remettre en question. Tout le formalisme et le cérémonial qui l'étouffaient et qui s'étaient accumulés pendant la vie de cour, furent déclarés contraires aux enseignements des Gurus. La condition-même de sa survie allait dépendre de la suppression de tous les abus et du retour à la pureté dans les croyances et les pratiques. La déreliction s'était d ailleurs faite telle au Punjab, qu'après son occupation par les Anglais, plusieurs observateurs britanniques prédirent la fin imminente du Sikhisme. Pour certains, c'était même déjà chose faite.

En fait, du temps de la Sikh Rule déjà, il y avait eu une protestation contre ce mal social qui s'installait. Un saint homme contemporain du Maharaja Ranjit Singh s'était plaint des carences des puissants et de tous les rites qui encombraient la vie des Sikhs. Cet homme s'appelait Baba Dayal. Sa cible principale était l'adoration des images contre laquelle il s'éleva violemment. Il souligna la croyance sikhe dans le Nirankar, Celui qui n' a pas de forme. Et ce mouvement fut appelé par la suite le mouvement du Nirankari.

Pour les premiers missionnaires chrétiens, il s'agissait-là d'un développement très intéressant. Un rapport à ce sujet a été retrouvé :

> "Au cours de l'été nous entendîmes parler d'un mouvement parmi les Hindous de Rawalpindi, qui, d'après ce que nous avons pu en apprendre, paraît indiquer un état d'esprit favorable à la réception de la Vérité. Il nous parut important

d'aller voir sur place de quoi il s'agissait exactement, et d'essayer éventuellement de donner une bonne orientation au mouvement. Nous découvrîmes que tout ce mouvement résultait des efforts d'un seul homme qui voulait créer un nouveau *panth* (une secte religieuse), dont il serait l'instructeur et le guide. La secte existait déjà depuis huit à neuf ans, la crainte seule l'avait maintenue clandestine pendant le règne sikh. Depuis l'avènement du nouveau gouvernement, ses membres s'enhardissaient et grâce à nos publications qui les aidaient à combattre l'idolâtrie, ils attaquaient plus férocement la foi hindoue. Ils professaient le rejet de toute idolâtrie, et de tout ce qui était sacré pour les Hindous et les Sikhs, à l'exception de Nanak et de son Granth. Les Hindous se plaignaient du fait qu'ils ne respectaient même pas la vache. Ce climat d'impiété devenait insupportable à beaucoup et il y eut des troubles de rues et des procès. On appelle les gens de cette secte les Nirankaris parce qu'ils affirment que Dieu est un pur esprit sans forme corporelle. Leur autre grand principe fondamental est que le salut ne peut être obtenu que par la méditation concentrée sur Dieu. On sait deux choses de leurs étranges pratiques: d'abord qu'ils se réunissent chaque matin pour la prière, qui consiste à se prosterner devant le Granth, à faire des offrandes, à écouter la lecture du Livre Saint par un de leurs membres et des commentaires si leur chef est présent, et deuxièmement qu'ils ne brûlent pas leurs morts, car cela les assimilerait aux Hindous, qu'ils ne les enterrent pas non plus, comme les Musulmans ou les Chrétiens, mais qu'ils les jettent dans la rivière.[11]

Le mouvement Nirankari et le mouvement Namdhari qui lui succéda n'eurent qu'un impact limité. Ce qui atteignit le Sikhisme à ses racines-mêmes et le transforma une fois encore en force vive est le mouvement de réforme du Singh Sabha. Contrairement à d'autres mouvements de cette époque qui étaient dirigés par des leaders exceptionnels, le Singh Sabha fut un mouvement de masse. Trois facteurs déterminants sont responsables de sa naissance : une prise de conscience née de l'éveil général, que le Sikhisme tel qu'il était communément pratiqué était devenu une hérésie, une réaction contre ce qui se passait dans les religions voisines, et un état de défense contre le prosélytisme chrétien et *l'odium theologicum* de quelques critiques hindous.

Une note parue dans le *Khalsa Akhbar* permet de bien comprendre l'état d'esprit dans lequel fut fondé le *Singh Sabha.*

"Un journal anglais écrit que la foi chrétienne progresse rapidement et prédit que d'ici vingt-cinq ans tout un tiers de le région Majha sera chrétien. La Malwa suivra. De même que nous ne voyons dans la région de Boudhistes qu'en images, de même les Sikhs actuels, que l'on reconnaît à leurs turbans, *à* leurs sabres, ne seront plus que des images dans les musées. Leurs propres enfants et petits enfants, devenus chrétiens et habillés à l'européenne iront les voir dans les musées et s'exclameront dans leur anglais pidgin: "oh un Sikh ! c'est la tribu qui occupait autrefois le Punjab." Les efforts de ceux qui essaient de résister aux assauts du christianisme sont faibles et aussi inopérants que ceux d'un lépreux sans mains ni pieds qui veut porter secours à un petit garçon tombant d'un toit."[12]

En réalité le taux des conversions ne devint jamais vraiment alarmant et ce commentaire sarcastique ne traduisait qu'un affaiblissement évident de la loyauté des sikhs vis-à-vis de leurs traditions. La communauté se sentit pourtant concernée, plus d'une fois. En 1853, le Maharadja Duleep Singh, le dermier souverain sikh du Punjab,qui était entré sous la tutelle des Anglais à l'âge de huit ans, accepta le baptême. C'était la première fois qu'un prince entrait dans le sein de l'église."[13] Duleep Singh contribua largement au financement de l'école de la mission et à ses oeuvres charitables. Le Raja Sikh de Kapurthala invita la mission de Ludhiana à ouvrir un centre dans sa capitale et subvint à ses besoins. "Il n'existait aucun exemple d'encouragement de la propagation de la Bible par un souverain indien jusqu'à cette invitation, par le Raja de Kapurthala, de missionnaires dans sa capitale."[14] Quelques années plus tard Kanwar Harnam Singh, le neveu du Raja, devint chrétien. La Bible était prêchée aux abords-mêmes du Temple d'or dans les *Bungas,* ces auberges de pélerins, qui l'entourent et que l'on louait à cet effet.

Au début de l'année 1873, quatre élèves sikhs de l'école de la mission d'Amritsar firent connaître leur intention de renoncer à leur foi pour embrasser le christianisme. Cela choqua les sentiments des Sikhs. De plus, une série de conférences assez désobligeantes sur le Sikhisme et la vie de Guru Nanak furent données à Amritsar par Shardha Ram Phillauri, qui avait été

chargé par les Anglais d'écrire une histoire de leur foi. Devant tout cela quelques Sikhs éminents, dont Thakur Singh Sandhanwalia, Baba Sir Khem Singh Bedi, un descendant de Guru Nanak, et Kanwar Bikram Singh de Kapurthala, décidèrent de se rencontrer afin de prendre une décision sur la conduite à tenir. Ils créèrent le *Singh Sabha*. C'était en 1873. Parmi ses objectifs le Sabha voulut :

(I) redonner au Sikhisme sa pureté originale;

(II) éditer et publier des ouvrages historiques et religieux;

(III) propager la connaissance par le moyen de la langue punjabie et éditer des magazines;

(IV) ramener les apostats dans le sein du Sikhisme;

(V) intéresser les Anglais influents au programme éducatif des Sikhs.

Le Singh Sabha gagna vite le support des couches éduquées de la communauté, dont plusieurs érudits furent volontaires pour se joindre à lui. La campagne qu'ils engagèrent fut vigoureuse. Il s'agissait de déprécier les habitudes contraires à l'esprit du Sikhisme, ainsi que les maux sociaux et aussi d'encourager l'éducation occidentale. A la fois progressiste et revitalisant, le mouvement se heurta pourtant à une opposition assez farouche dans les villages surtout. On insultait ses membres et les tournait en ridicule, pour leur idées soit—disant nouvelles. Leur enthousiasme tout neuf entra dans le folklore punjabi :

"Quand la grange est vide de grains allez rejoindre le Singh Sabha." dit une chanson.

C'est par les soldats originaires des villages pourtant que ces idées pénétrèrent peu à peu dans les couches rurales du Punjab. Un régiment avait même constitué un choeur qui chantait des hymnes sacrés dans les villages au moment des réunions du Singh Sabha. Et le mouvement prit et fit basculer le Punjab d'un bord à l'autre. En plus de la réforme religieuse et sociale engagée, le Singh Sabha est à l'origine d'un renouveau de la vie intellectuelle et culturelle au Punjab.

L'un des fondateurs du Singh Sabha, Thakur Singh Sandhanwalia (1837-1887), s'intéressa au sort du Maharaja Duleep Singh qui s'était retourné contre le gouvernement britannique, et qui, aliéné et aigri, devenait de plus en plus rebelle. Il avait confié à un ami en 1883 qu'il avait l'intension de revenir en Inde et

d'en finir pour toujours avec l'hypocrisie britannique."[15] Il voulait retrouver la foi de ses ancêtres et avait fait venir du Punjab un vieux *granthi* de sa famille, afin qu'il l'instruise dans la foi sikhe. Des rumeurs se répandirent et il fut annoncé à une réunion d'un club indien en Angleterre que le Maharaja allait envahir le Punjab avec une armée russe. Dr. Gottlieb Wilhelm Leitner, le grand éducateur du Punjab nota que les étudiants parlaient avec respect de "Sa Majesté le Maharaja Duleep Singh."[16]

En 1885, Thakur Singh se rendit en Angleterre afin d'y rencontrer le Maharaja. L'année suivante, Duleep Singh s'embarqua pour l'Inde avec toute sa famille. La nouvelle anticipée de son retour avait provoqué tant d'enthousiasme dans le pays, qu'il fut arrêté à Aden et empêché d'aller en Inde. Il put toutefois, grâce aux bons offices des troupes sikhes stationnées à Aden, réaliser son voeu d'embrasser à nouveau le Sikhisme. Il refusa de retourner en Angleterre et se rendit alors à Paris. C'est de là qu'il adressa, le sept février 1887 une proclamation imprimée à ses compatriotes :

> "Nous, votre propre chair et votre propre sang, nous vous ordonnons de lever vos têtes et vos coeurs, car la rédemption est proche, et avec l'aide du tout puissant Aryavarta vous allez une fois encore être libres et la jeune Inde montante connaîtra à la fois la liberté et son propre gouvernement."
> Et la proclamation concluait ainsi: "Jeune Khalsa, nous vous exhortons d'étudier les Sakheean (prophéties) et de prendre connaissance de votre glorieuse destinée, annoncée par le Dusswan Padshah (Guru Gobind Singh)."

Duleep Singh fit un appel en termes plus spécifiques à son peuple depuis la Russie, et lui demanda son aide dans sa campagne contre les Anglais. Cette "proclamation séditieuse" fut résumée dans le *London Times* du 5 août 1889 :

> Un appel du Maharaja Duleep Singh aux populations de l'Inde, d'un caractère assez extraordinaire, est publié dans la presse. En prévision du futur, et en sa qualité de souverain, il demande une souscription d'une pice aux 25 000 000 habitants de l'Inde, et d'une anna à chaque Punjabi. La dette publique de l'Inde est répudiée par ce document : tout paiement de taxes est interdit, on ne doit plus tuer les vaches, il faut que les prisonniers soient relâchés, et que toute

personne qui aura subi des injustices et la tyrannie des Anglais retrouve tous ses droits. Il se propose d'entrer en Inde avec une armée européenne et l' aide la Russie.

Ces événements commotionnèrent bien sûr le Punjab. Toutes sortes de bruits se mirent à courir. Les sympathisants du Maharaja faisaient circuler la prophétie de son retour et de sa victoire quasi-certaine. Un certain nombre de notes à ce sujet furent publiées dans un livre intitulé *Khurshid*-i-*Khalsa* écrit en urdu par Bawa Nihal Singh[17]. Dans les milieux sikhs plus d'une famille commençait à entrevoir la possibilité de restauration de sa puissance. Et il y eut des désertions dans les régiments sikhs. Le gouvernement prit des mesures pour essayer d' enrayer l'agitation. Thakur Singh Sandhanwalia, officiellement surnommé "l'ami et l'incitateur" de Duleep Singh, dut fuir l'Inde pour ne pas être arrêté et il dut finir ses jours dans le territoire français de Pondichéry.

A peu près *a* l'époque de la naissance du Singh Sabha, les mouvements Namdhari et Kuka, qui l'avait précédé, entrèrent dans une phase sanglante. La réforme kuka voulait l'abolition des castes et de l'infanticide, et une simplification des coutumes religieuses et sociales des Sikhs. Avec son ordre de ne se servir que des *swadeshi*, les objets de fabrication indigène, il introduisait un élément important du combat nationaliste de Gandhi, et révélait ses objectifs politiques. On se mit *à* boycotter l'éducation anglaise, les tissus fabriqués *à* l'usine, et toutes les marchandises importées. Les tribunaux et les bureaux de poste installés par les Anglais furent également boycottés. Ces derniers, surpris par la naissance du mouvement en 1857, suivaient de très près son évolution. Dans le zêle de leur attachement *à* la vache, les Kukas se heurtèrent au gouvernement. Un grand nombre d'entre eux fut arrêté, dont leur chef Baba Ram Singh, qui fut déporté en Birmanie et gardé là-bas sous le *Bengal Act* de 1818. Bahadur Shah, le dernier empereur moghol de Delhi fut exilé de la même façon en 1857. Soixante-cinq Kukas furent tués *à* bout portant par les canons du terrain d'exercice de Malerkotla, sans le moindre jugement. C'était en 1872.

LES ANCETRES DE BHAI VIR SINGH
SES ANNEES DE FORMATION

C'est à cette époque de fermentations et de pulsations que naquit Bhai Vir Singh, le 5 décembre 1872. Sa famille vivait à Amritsar, la ville sacrée, depuis deux générations déjà. Originaire de Multan, la provinciale et tumultueuse capitale des Moghols, elle s'était parfaitement adaptée à Amritsar, dont elle partageait le mode de vie. A Multan aussi les ancêtres de Bhai Vir Singh avaient largement participé aux événements historiques, aux moments de grandeur et de déclin. Il y avait eu parmi eux des ministres et des personnages officiels de la cour. Kaura Mall, qui mourut en 1752, connut un destin remarquable, grâce *à* ses qualités de guerrier et d'homme d'état. Pour avoir réussi *à* gagner l'estime de toutes sortes de partis opposés il faut qu'il ait fait preuve aussi de grandes qualités humaines et personnelles.

Fils de Wallu Mall, un ministre du gouverneur de Multan, Kaura Mall s'engagea très jeune dans l'armée à Lahore. Par la suite il allait devenir premier ministre. Les Sikhs du Punjab étaient cruellement persécutés et le gouvernment voulait leur extermination complète. Kaura Mall était leur ami. En fait, il était sikh bien qu'il ne portât pas les attributs des Khalsa. Les Sikhs de leur côté l'aimaient beaucoup et se souvenaient de lui dans les plus mauvais moments de leur persécution en le surnommant Mitha Mall au lieu de Kaura Mall, (mitha signifie en punjabi doux comme le miel, et kaura amer).

Par ses interventions ct le tact dont il fit preuve pour leur venir en aide, Kaura Mall procura aux Sikhs des moments de calme dans cette répression ainsi que le droit de lever des impôts dans certains territoires. Il fit des dons au Durbar Sahib d' Amritsar et fit construire des sanctuaires en l'honneur de Guru Nanak *à* Nankana Sahib, la ville natale du guru. Il avait gagné la confiance de Jassa Singh Ahluwalia, le héro et le chef de la révolte sikhe au 18e siècle et son support dans la campagne

contre Multan qu'il avait entreprise pour le compte de Mir Mannu, le gouverneur moghol de Lahore. Il remporta une victoire splendide, obtint en récompense le titre de Maharaja Bahadur et devint gouveneur de Multan. Il mourut sur le champ de bataille en combattant Ahmad Shah Durrani lors de sa troisième invasion de l'Inde.[1]

Sa famille se retira alors *à* Garh Maharaja, le fort du Maharaja, la demeure aucestrale située près de Multan, *où* elle vécut en paix, jusqu'au jour où Khan Singh, le descendant de la sixième génération après Kaura Mall, s'enfuit de la maison. Il n'avait alors que quatorze ou quinze ans. Il avait toujours eu un caractère plutôt solitaire, et la mort prématurée de son père l'avait beaucoup affecté. Sans rien dire à personne, il quitta un jour Garh Maharaja. Il marcha pendant huit jours et arriva à Amritsar, où il existait alors de nombreuses *deras*, sortes de communautés religieuses qui dispensaient un enseignement traditionnel et classique. Kahan Singh se rendit *à* la plus célèbre d'entre elles, celle de Sant Ram Dayal.

Au bout de trois années d'étude et de discipline pieuse, il se joignit *à* un groupe de sadhus pélerins et se rendit avec eux à Hardwar. Il voyagea ainsi pendant douze ans poussé par sa recherche spirituelle. A son retour à Amritsar, sa mère vint le chercher dans sa *dera*, et, *à* force d'amour et de patience, parvint à le persuader de revenir dans le monde, de se marier et de fonder une famille. Il construisit une maison à Katra Garba Singh sur un terrain acheté pour une roupie un quart et une mesure de Gur, (des molasses de sucre de canne.) Il pratiquait la médecine indigène, collectionnait et transcrivait des manuscrits sanscrits, écrivait des vers en Braj, et posait ainsi les fondations du patrimoine littéraire de la famille. Baba Kahan Singh était le grand père de Bhai Vir Singh.

Le fils unique de Baba Kahan Singh, Charan Singh,[2] grandit sous l'oeil affectueux mais strict de son père. Un exemplaire du *Guru Granth*, le livre saint sikh, fut transcrit spécialement pour lui. Jour après jour, le jeune garçon voyait ses pages se couvrir de la belle écriture gurmukhie. Et il aidait son oncle *à* préparer les solutions d'encre selon les formules prescrites. Cela prit plusieurs mois d'un travail continuel. Quand le livre fut complet la famille fêta l'événement par une joyeuse réunion et des distributions d'aumônes aux pauvres. Charan Singh étudia le sanscrit,

P.U.P 1147

le braj, la prosodie, le textes sikhs et la médecine ayurvédique. Il apprit également le persan, l'anglais et la médecine occidentale. Il travailla un moment dans un dispensaire du gouvernement mais abondonna bientôt ce travail pour se consacrer *à* sa pratique privée et *à* ses travaux littéraires. Il avait une plume prolifique et s'essaya *à* plus d'un genre. Son fort était la poésie, il composait des vers et présidait un cercle poétique. Le braj était alors *à* la mode et Dr Charan Singh l'utilisa pour un récit en vers de la vie de Baba Atal Rai *(Sri Atal Prakash)* et un médaillon de Guru Gobind Singh *(Dasam Gur Chritra)*. Il traduisit en punjabi le classique sanscrit *Sakuntala*, en reconnaissant dans la préface la difficulté de rendre la richesse de la poésie sanscrite dans une langue qui ne possédait pas encore le moindre drame et ne pouvait communiquer les nuances subtiles des images. Parmi ses autres oeuvres de recherche et d'érudition, il faut citer ses travaux sur les ragas, mesures musicales (*Gurmat Sangeet Nirvaya*) les différents types de vers (*Sri Guru Granth Beord*) et les figures réthoriques utilisées dans les écritures sikhes (*Shabd Briti Prakash*), et sur le jargon des armées sikhes (*Gargaj*j *Bole*). La douceur de son style et la richesse d'invention de ses personnages et des épisodes annonce le génie de son fils Bhai Vir Singh. Il s'intéressa aussi activement au *Singh Sabha* naissant.

Vir Singh était l'aîné des six enfants du Dr Charan Singh. Son grand-père, Baba Kahan Singh était très âgé au moment de sa naissance. Le père et le grand-père n'eurent d'autre ambition que d'élever l'enfant selon les meilleures traditions de l'époque. Comme c'est l'usage dans les familles sikhes, il commença par lire le Guru Granth qu'il acheva à l'âge de huit ans. Un *maulavi* musulman lui enseigna le persan et l'urdu et Giani Harbhajan Singh, un érudit très connu, le sanscrit et la littérature sikhe. Après cela, il fut l'élève de la Church Mission School. A dix-sept ans, il passa son examen de fin d'études moyennes et deux ans après il fut reçu premier à sa matriculation, le baccalauréat indien, et reçut pour cela une médaille d'or.

Bhai Vir Singh passait la plus grande partie de son temps, quand il n'était pas *à* l'école, avec son grand-père maternel, Giani Hazara Singh, qui était lui aussi une homme de lettres connu. Il appartenait ā une école d'exégètes très influente qui descendait en ligne droite de Guru Gobind Singh, le dixième et dernier guru ou prophète enseignant sikh. Il avait fait un commentaire

sur les *Vars* de Bhai Gurdas, encore très actuel aujourd'hui. Il avait aussi préparé un glossaire du Guru Granth qui fut republié des années après, dans une version révisée et élargie, par son petit fils. Giani Hazara Singh était inspecteur d'une école de filles dirigée par les missionnaires. C'est *à* ce titre qu'il mit au point quelques manuels scolaires en punjabi, *à* partir de traductions de l'urdu. Il traduisit également en punjabi les classiques de Saadi *Gulistan et Bostan*. Bhai Vir Singh l'aida dans ce travail. On raconte que le jeune garçon demanda un jour *à* son grand-père pourquoi il se contentait de traduire les oeuvres des autres au lieu d'écrire lui-même. Giani Hazara Singh lui repondit "Ce que je n'aurai pas été capable de faire, tu le feras". Cette prophétie, faite par hasard, se trouva, par la suite amplement réalisée.

A dix-sept ans, alors qu'il était encore à l'école, Bhai Vir Singh fut marié par ses parents à une jeune fille de famille d'Amritsar. La jeune épouse, Bibi Chattar Kaur, était la fille de Sardar Narain Singh. Douce et dévouée elle donna et sut conserver à Bhai Vir Singh un foyer heureux et paisible. Ils eurent deux filles, Kartar Kaur et Sushil Kaur.

Un certificat de matriculation ouvrait alors bien des portes. Bhai Vir Singh reçut du principal de son école, le révérend Donald J. Mc Kenzie la recommandation suivante : "...
Pendant qu'il était parmi nous, Vir Singh se comporta toujours de façon exemplaire dans sa classe, et c'est avec plaisir et confiance que je lui donne ce certificat de bonne conduite. Honnête et parfaitement droit, ce garçon vient d'une très bonne famille et saura se rendre utile dans ce monde. Je crois que la bénédiction de Dieu l'accompagnera dans toutes ses entreprises."[3]

Il y avait alors plus d'emplois offerts par le gouvernment que d'indiens éduqués. Un des oncles de Bhai Vingh Singh occupait un poste élevé dans un bureau de contributions. Il aurait très facilement pu l'aider à faire carrière dans cette branche. Une seule chose qui l'ait vraiment tentée est un poste de professeur de religion à la Khalsa School d'Amritsar. Il posa sa candidature mais n'accepta pas le poste finalement.

Très tôt Bhai Vir Singh semble avoir compris qu'il était appelé à un destin élevé. Sa profonde conviction religieuse, ses bases solides en philosophie et en littérature et sa confiance dans sa famille, qui était unanimentrespectée pour la cohésion de son engagement de longue date dans la réforme sikhe, tout cela lui

avait donné une certitude intérieure quant à la direction à prendre. C'est avec une fermeté rare qu'il travailla aux objectifs qu'il s'était fixés. Sa capacité de travail et ses dons transformaient littéralement en or tout ce qu'il touchait et ses succès précoces lui donnèrent la certitude que son choix était bon. Il se sentait à l'aise dans son petit univers et ne recherchait aucune récompense extérieure. Il était heureux anonyme et désirait le rester.

Son engagemcnt était pourtant sans ambiguité. En dépit de ses succès personnels et du penchant mystique de son tempérament qui s'accentuait de plus en plus, c'est aux progrès du Singh Sabha qu'il essayait de consacrer tous ses efforts. Tout le génie de sa personnalité s'employa à cette tâche. C'est là qu'était son inspiration et il ne vivait que pour son engagement. Il connaissait si bien la signification des traditions sikhes, et sut si bien les transmettre à ses contemporains, que le Sikhisme, grâce à lui, renaquit. Catte renaissance était devenue une nécessité. Bhai Vir Singh fit tout pour faire progresser le mouvemcnt. Il déploya pour cela toute son énergie morale et créatrice. Il fut profondément influençé par l' éveil général et la remise en question des valeurs. Ce qui l'attirait dans tout cela était la provocation que cela représentait pour un esprit cultivé et sensible comme le sien. L'exemple de sa famille doit aussi être pris en considération, ainsi que son éducation chez les missionnaires. C'est précisément la dévotion que manifestaient ces derniers dans leurs travaux humanitaires ainsi que leur oeuvre d'évangélisation, et toute la structure de leur organisation, la courtoisie et l'humilité des professeurs, surtout celles des deux principaux Norman et Mckenzie, et la découverte des valeurs libérales de la pensée occidentale, qui ont façonné son attitude et ses idées. Mais d'un autre côté, il réagissait violemment aux conversions d'écoliers comme Rullia Ram, dont il avait certainement entendu parler, ou celle de Makhan Singh Sodhi qui eut lieu du temps de Norman. Il est évident, quand on le lit, que rien ne provoquait plus sûrement ses sarcasmes que la vue d'un Indien anglicisé ou christianisé.

Bhai Vir Singh avait décidé en toute conscience de se consacrer au service du Singh Sabha. Il fit de ce sacerdoce son occupation principale et le seul moteur de sa création littéraire. Il contribua largement à établir les bases idéologiques et les ressources culturelles du mouvement. Il comprit aussi très bien la relation entre la langue et la culture et le fait que seule la langue du peuple pouvait être le véhicule de la régénération préconisée et

que c'était-là le seul moyen de la propager. C'est ainsi qu'il travailla à l'enrichissement de la puissance d'expression de la langue punjabie.

Bhai Vir Singh réalisa aussi que la conscience historique était un précédent au développement culturel. Il voulut donc ressusciter le passé et en faire connaître la gloire. Ce sont là les deux impulsions-clés du mouvement. Bhai Vir Singh et cette période de l'histoire du Punjab sont indissociables. Il fut le produit de l'éveil général, mais c'est son génie qui donna à ce dernier sa substance et sa direction. Sa production littéraire est une lecture essentielle á qui veut comprendre la situation. Elle définit totalement cette période.

On raconte que Baba Sumer Singh, un vieil homme très connu pour sa piété et son son érudition, se rendit un jour à Amritsar. Il était venu faire une visite à son vieil ami le Dr. Charan Singh, le père de Bhai Vir Singh. Baba Sumer Singh complimenta le père pour les progrès de son fils en lettres, mais ne cacha pas sa déception quand il apprit que celui-ci avait choisi de s'exprimer en punjabi. Lui-même était un poète réputé qui écrivait en braj, et l'auteur de plusieurs livres. Il pensa qu'il serait facile de dissuader le jeune homme d'écrire en punjabi et de lui faire adopter le braj.

Quand Bhai Vir Singh vint le trouver, il le traita avec l'affection due au fils d'un ami et lui fit lire quelques-uns de ses poèmes. Baba Sumer Singh en fut si ému qu'il abandonna l'idée de le convertir au braj. Il pria cependant le jeune homme de venir le voir, ce que ce dernier fit le lendemain - même. Baba Sumer Singh lui fit la surprise de lui réciter les vers qu'il avait composés pendant la nuit, en punjabi. C'était la première fois qu'il écrivait dans sa propre langue et s'il avait vécu plus longtemps, la littérature punjabie se serait, sans nul doute, enrichie de ses oeuvres.

Les Anglais remarquèrent l'influence sociale grandissante de Bhai Vir Singh et virent dans ses écrits un danger pour leur autorité. Voici un rapport le concernant :

Bhai Vir Singh est le fils de Charan Singh qui pratiquait la médecine illégalement. Il a d'abord été employé dans un bureau du groupe pamphlétaire... et par la suite il devint copropriétaire de l'imprimerie Wazir-i-Hind, qui lui appartiendrait maintenant.

Il est éditeur et directeur du journal gurmukhi *Khalsa Samachar*, qui est publié à Amritsar. On dit partout qu'il est l'un des dirigeants dn renouveau sikh et qu'il nous est déloyal. C'est aussi ce que pensent de lui les officiers locaux... Vir Singh a beaucoup d'influence sur Sirdar Sunder Singh et est l'ami intime de Trilochan Singh. Il est par ailleurs le cousin de Harnam Singh, le célèbre avocat de l'*India House*. On dit qu'il fait des avances au Granthi du Temple d' or dans le but de le faire dépendre du parti néo-sikh. Il est l'ami de Harnam Singh, de Jodh Singh, M-A, et d'autres personnages de cette espèce. A l'heure actuelle, il contrôle complètement l'association pamphlétaire. Il est membre du conseil du Khalsa College... Bien que neutre à présent il semble qu'il soit devenu une sorte de Guru et que même Sirdar Sunder Singh lui obéisse.

Il peut être considéré comme un Néo-Sikh zêlé et absolument hostile à tout ce qui est anglais.[4]

LE MOUVEMENT PAMPHLETAIRE PUNJABI

Bhai Singh avait l'intention de s'établir à son compte, les emplois offerts par le gouvernement ne l'intéressant pas. C'est finalement une imprimerie qu'il décida de créer. Elle allait l'aider à réaliser ses projets. Il ouvrit donc une imprimerie lithographique à Amritsar en 1892 avec son ami Wazir Singh. L'imprimerie fut appelée la *Wazir-i-Hind Press*, Bhai Vir Singh désirant rester anonyme. Elle prospéra très vite et devint le meilleur établissement de ce genre à Amritsar. Toutes les oeuvres de Bhai Vir Singh furent, par la suite, imprimées là.

Une année plus tard il fonda la *Khalsa Tract Society*, qui s'exprimait par des tracts. Il est probable que l'idée de cette forme d'action ait été empruntée aux institutions chrétiennes en Inde qui faisaient ainsi connaître la Bible. En 1841, le Dr Karl Gottlieb Pifander forma à Agra la *Christian Tract and Book Society*, sur le modèle de la *Religious Tract Society* de Londres. Le Dr Pifander était missionnaire auprès du monde musulman et publia là son fameux *Mizan-i-Haqq*, "la balance de la vérité, une plaidoirie en faveur du christianisme en face des objections musulmanes"[1]. Il existait aussi une *Tract society* américaine ainsi qu'une *Bible Society*, qui imprimaient leurs messages à l'imprimerie missionnaire de Ludhiana. Une société similaire pour la propagation de la Bible fut constituée en 1863, pour le Punjab seulement.

Ces mouvements pamphlétaires étaient devenus à la mode, et constituaient le principal moyen d'expression des différents mouvements de réforme de l'époque. Ils s'en servaient largement pour leur propagande et leurs polémiques. Les promoteurs du *Singh Sabha* avaient déjà édité quelques pamphlets de cette façon. Mais c'est Bhai Vir Singh qui entrevit vraiment toutes les possibibilités de cette méthode et qui la développa. Il fonda une société avec un autre de ses amis, Kaur Singh, et édita sans arrêt de courts pamphlets, presque tous de sa plume, sur toutes sortes de sujets. Ils trouvèrent un très large cercle de lecteurs, qui attendaient

impatiemment la parution de ces billets. Comme les autres institutions fondées par Bhai Vir Singh, cette société existe toujours et rend hommage à son efficacité. Depuis sa naissance elle a publié environ 1400 titres, dont des millions d'exemplaires furent distribués.

L'objet déclaré de la société était le service du pays et de la *Khalsa Panth.* L'un de ses thèmes, répété dans un grand nombre de tracts commençait par ces mots : "La religion est le concept le plus noble qui soit; ce qui est encore plus noble, c'est de prêcher la religion." L'accent était mis sur la vulgarisation des idéaux de réforme du néo-sikhisme. On y trouvait un enseignement pur et simple de la foi sikhe, les événements marquants de son histoire y étaient racontés sur le ton facile et naturel de la conversation. On y censurait les maux sociaux, les superstitions et les rites irrationnels. Les valeurs morales étaient exaltées grâce à des paraboles et des citations des textes sacrés. On y trouvait aussi, toutes sortes de textes sur des sujets divers, de même que des livres de classe pour les enfants, des recettes de cuisine, et des cartes à offrir au moment des anniversaires des gurus, comme on en envoie en occident à l'occasion de Noël. De temps en temps paraîssaient des petits essais sur la vie des gurus, et leur enseignement théologique. Ces tracts essayaient de s'abstenir de toute critique des autres religions, le message du sikhisme étant la tolérance universelle. La *Khalsa Tract Society* respecta scrupuleusement ce principe, bien que ce n'ait été, cela ne fait aucun doute, chose facile à cette époque de controverses passionnées et d'invectives. La plupart des tracts, plus de quatre-vingt-dix pour cent d'entre eux, furent écrits par Bhai Vir Singh. Tout au début du mouvement, son père, Dr Charan Singh en rédigea quelques-uns, *Basant Prakash,* par exemple, et ses amis, Trilochan Singh et Sahdu Singh sont les auteurs respectifs de *Sukhwati te Chintamati* et de *Cheen di Ameerzadi* [2]. Mais leurs auteurs restèrent toujours anonymes. Les pamphlets étaient vendus au prix de une pice l'exemplaire, un abonnement mensuel pouvait être souscrit pour une roupie.

Le premier tract de la Société fut intitulé *Prarthana,* et son thème est l'efficacité de la prière. Un conte extrait de la vie du Maharaja Ranjit Singh sert d'illustration. Il contient aussi des hymnes du *Guru Granth.* Le second essaya d'analyser les causes de la décadence sikhe, à partir d'un point de départ assez rudimentaire et simpliste. Le moyen le plus sûr d'aboutir à la désinté-

gration sociale est, d'après lui, l'éloignement de la vérité et des pratiques de la foi. La reconstruction ne dépend que de la redécouverte des vraies valeurs de la religion, peut-on y lire. Un autre tract est une gentille satire des modes féminines. Ce que l'auteur critiquait alors et traitait d'ultra-moderne ferait bien sourire aujourd'hui. Ce qui provoquait le plus les moqueries de Bhai Vir Singh était la vue de ses concitoyens en costume européen qui "marchaient comme des automates" et les tartuffes qui "après avoir lu le matin des classiques comme *Vichar Sagar*, se nourrissaient des viandes les plus riches et passaient le reste de leur journée dans un mortel ennui." Bhai Vir Singh connaîssait parfaitement le mécanisme de l'évangélisation chrétienne et les facteurs économiques et politiques sur lesquels elle s'appuyait, *(Hai Hai Bachi tun Kitaon)*. Il se rendait parfaitement compte aussi du défi qu'elle jetait à la société indienne, *(je eho hal riha)*.

Le potentiel culturel du mouvement pamphlétaire fut considérable. Il contribua à l'ouverture de l'esprit punjabi et est à l'origine de la conception et de la formulation de la réforme qui se préparait alors. La prose punjabie acquit de la maturité, et un nombre tonjours grandissant de lecteurs. Des coutumes comme la célébration des Gurpurbs, les anniversaires des gurus, datent de là. Pour Bhai Vir Singh, ce fut l'occasion d'expérimenter ses facultés créatrices. Au moins trois de ses oeuvres principales proviennent directement des idées de ces tracts, les récits des vies de Guru Nanak, *Guru Nanak Chamatkar* et de Guru Gobind Singh, *Guru Kalghidhar Chamatkar*, et le roman *Baba Naudh Singh*. Ils sont devenus tous les trois des classiques de la littérature punjabie.

Animé de la même foi qui avait donné naissance au mouvement pamplétaire, Bhai Vir Singh fonda un journal hebdomadaire, le *Khalsa Samachar*. Le journalisme punjabi fit avec lui un bond en avant. Il y avait déjà eu plusieurs tentatives de création de journaux punjabis. Le premier qui se matérialisa fut l'*Akbar Sri Darbar Sahib*, qui parut en 1867 à Amritsar. Bien qu'écrit en caractères punjabis, sa langue était en réalité le braj. Comme il n'existait toujours pas de machine à écrire à caractères punjabis à Amritsar le journal était composé de pages manuscrites polycopiées. Mais il ne parvint pas à survivre comme ce fut le cas de plusieurs autres journaux qui parurent après lui. Le seul qui ait pris un bon départ fut le *Khalsa Akhbar* que Gurmukh Singh, alors professeur à l'Oriental College, créa à Lahore. Gurmukh Singh, était aussi très actif au sein du *Singh Sabha*. Ce journal

atteignit son apogée quand il passa sous la direction de Giani Dit Singh, un homme à la vaste culture, poète à ses heures , à qui il arrivait d'écrire un éditorial en vers. Ce périodique qu'il servit avec amour et compétence périclita après sa mort. Le *Khalsa Samachar* de Bhai Vir Singh reste finalement le journal qui vécut le plus longtemps au Punjab, qui fut le témoin de son éveil et uqi lui donna un style.

C'est en 1899 pour l'anniversairc de Guru Nanak que parut le premier numéro, le 17 novembre. Il ne contenait pratiquement que des articles de Bhai Vir Singh, comme tous les numéros qui allaient lui succéder. Son nom pourtant ne parut nulle part. Voici le but qu'il se proposait :

> ———Nous sommes entrés dans l'âge de l'éducation. Elle seule peut élever le niveau de la communauté. Le journal tient une place très importante parmi les moyens de progrès national et religieux. Afin d'augmenter le prestige de notre communauté et de notre religion, il nous apparut que la publication d'un journal à Amritsar était devenue une nécessité. C'est pourquoi nous avons décidé de créer ce journal. Tout le monde connaît les changements et les progrès qui sont dûs partout aux journaux. En Europe, tous le progrès est dû aux journaux. La plupart des gens dans ces pays, se passent volontiers de beaucoup de choses mais pas de journaux. Chez nous pourtant, ce gôut pour les journaux ne s'est pas encore développé et c'est une des raisons de notre sous-développement... ... Il est nécessaire à la promotion de notre langue et de notre écriture que de bons journaux soient créés, toute langue avancée le doit à ses journaux...[3]

L'annonce de la naissance de ce journal était suivie d'un bref éditorial sur la célébration de Diwali *à* Amritsar et les réunions de l'Arya Samaj. En plus d'articles sur la réforme de la société sikhe, parurent des feuilletons sur l'histoire du Sikhisme, sa théologie et des citations des Ecritures. Un essai sur l'éducation des femmes et un article publicitaire complétèrent cette première édition de huit pages. Le format du journal est resté le même jusqu'aujourd'hui. A cette structure s'ajoutèrent peu à peu des publications de vers, une page des lecteurs, et des nouvelles des activités du *Singh Sabha* un peu partout dans le pays et *à* l'étranger, ainsi des descriptions des cérémonies de mariages, de naissances et de décès, en accord avec les tendances réformistes. Le *Khalsa*

Samachar était pour Bhai Vir Singh un acte de foi et il se battait pour qu'il continue *à* paraître malgré les difficultés financières qu'il rencontrait. Voici quelques chiffres qui peuvent donner une idée du budjet d'un journal Punjabi à l'époque :

.. les abonnements de la première année s'élevèrent à 381 roupies, les dons *à* 123 roupies, les annonces publicitaires *à* 120 roupies, et les dépenses de papier et d'impression atteignirent 539 roupies. Les frais furent donc de 1069 roupies, les recettes de 724 roupies, ce qui représente un déficit de 345 roupies.

Bhai Vir Singh fit du *Khalsa Samachar* le véhicule de la promotion sociale et de la réforme religieuse. Le journalisme vernaculaire doit la vie *à* tous ces mouvements de renouveau et ne fit au début que propager leurs idées. Les nouvelles n'étaient que secondaires. Dans le *Khalsa Samachar* elles n'occupaient que deux ou trois colonnes et étaient de toute évidence empruntées aux journaux anglais. Mais tout le reste du journal était chargé de la passion créatrice et réformatrice de l'auteur. Et peu à peu ces idées étaient adoptées par les lecteurs punjabis. Bhai Vir Singh devint très influent et atteignit une très grande partie de la communauté. Parfaitement engagée, sa campagne en faveur du changement, de la rénovation et de la reconstruction fit beaucoup de bruit. Il se servit des colonnes de son journal pour secouer une société en train de sombrer dans l'ignorance, la superstition et la léthargie et pour l'éveiller à une conscience nouvelle de son identité et de son destin.

Bhai Vir Singh milita en faveur du développement de l'éducation, des droits de la langue punjabie, en lui donnant la place qui lui était due dans les milieux universitaires, officiels et culturels. Il ne cessa non plus de réclamer l'abolition des pratiques pseudo-religieuses qui ternissaient le Sikhisme, ainsi que du système de castes et de l'idôlatrie. Il regrettait particulièrement le rejet du punjabi par tous ces gens pour qui c'était la langue maternelle. "Ils chantent des couplets urdus et n'aiment que les *ghazals*. Ils rédigent leur correspondance en urdu ou en anglais. Ils conversent ou bien en urdu pidgin ou en mauvais hindi...aucun d'entre eux n'utilise un punjabi correct...Dans les bureaux-mêmes du Sri Darbar Sahib et des états sikhs on utilise l'urdu."[4] Dans ses éditoriaux il châtiait vigoureusement le conservatisme (*Pitapurkhi*,[5] ou la tradition établie), l'absence d'unité (*Hanne hanne mir*,[6] chaque selle est un petit trône), la vénalité (*Jis brichh par behna*

use noon katna[7] ou comment couper de sa propre main la branche sur laquelle on est assis). En exposant au jugement de tous des cérémonies pleines de superstitions que l'on voyait alors dans les temples sikhs, et les abus des prêtres, il anticipait le mouvement de réforme des gurdwaras qui allait avoir lieu dans les années vingt de ce siècle. Il était parfaitement conscient de la puissance d'action dont il disposait et savait rendre public ce qui lui paraîssait urgent d'être dénoncé. Il écrivait avec toute sa sensibilité et toute sa sincérité. Sa vaste érudition lui permettait d'illustrer ses thèses avec des exemples tirés des domaines de la religion, de l'histoire, de la mythologie et du folklore.

Outre le Sikhisme dont il connaissait parfaitement à la fois l'histoire et les textes, Bhai Vir Singh avait étudié de près l'Hindouisme, le Boudhisme, le Christianisme et l'Islam. Sa philosophie concernant l'étude comparée des religions se résumait ainsi : "pour comprendre les différentes religions, l'important n'est pas de découvrir leurs points communs, mais plutôt ce que chacune a d'unique. Il y a beaucoup de ressemblances entre une vache et un buffle; mais la vache et le buffle ne sont pas un seul et même animal."[8]

Aux religions qui n'étaient pas la sienne, il ne témoignait que respect et tolérance. Son style s'était fait plus vigoureux, plus direct et précis que dans ses premiers tracts. La prose punjabie en avait acquis une gamme plus grande de moyens d'expression et s'était débarrassée de ses éléments conventionnels.

Le *Khalsa Samachar* continue de paraître aujourd'hui sous la même forme que Bhai Vir Singh lui a donnée au moment de sa création. On y retrouve le sceau de sa personnalité. Il a conservé la clientèle de ses débuts.

SUNDARI ET LES AUTRES ROMANS

Sundari est le premier roman en langue punjabie. Bhai Vir Singh l'a conçu et en partie écrit alors qu'il n'était encore qu'un écolier. Il ne fut pourtant pas publié avant 1898, une année avant qu'il ne fonde le *Khalsa Samachar*. Lecteur assidu des textes épiques retraçant l'histoire des Sikhs, ceux de Rattan Singh Bhangu et de Giani Gian Singh, le jeune Bhai Vir Singh ne put qu'être exalté par les faits héroïques et les sacrifices qui forment la trame de leur histoire au 18e siècle. C'est cet héritage qu'il voulait conter à ses compatriotes afin qu'ils en soient conscients et fiers. Son environnement culturel, l'école qu'il fréquentait, lui auront probablement dicté ce souhait. Pour ce qui est de la forme qu'il allait utiliser, il est bien possible qu'il ait eu en mains les romans historiques de Walter Scott et s'en soit inspiré. A cette époque déjà, des romans anglais, comme le *Pilgrims Progress* de Bunyan, le *Robinson Crusoe* de Defoe et le *Rasselas* de Johnson étaient traduits en urdu et beaucoup lus.

L'intrigue est empruntée à une touchante complainte punjabie, que des générations ont chantée. Elle raconte comment d'innocentes jeunes filles étaient enlevées de force par des soldats moghols au cours des décennies déshordonnées du siècle dernier. L'une d'elles venait d'être mariée et attendait dans la maison de ses parents le moment de partir avec son époux pour aller dans sa nouvelle famille. Bhai Vir Singh décrit la maison en fête et la jeune fille toute à son attente, assise parmi ses compagnes qui chantaient, dansaient et riaient. Sur cette scène de gaité et de joie s'abat soudain l'ombre de la tragédie. Les rires font place au deuil. Un satrape moghol qui chassait dans la forêt voisine vint *à* passer par le village. Sa meilleure prise l'attendait là. S'emparant de la jeune mariée, alors que tous les invités bavardaient joyausement dehors, il la jeta sur sa selle et disparut aussi vite qu'il était venu.

La famille de Shaman, le père, un Khatri hindou, se trouva plongée dans le désespoir et la peur. Le soir-même pourtant, Balwant Singh, le fils, qui s'était converti au sikhisme et vivait dans la jungle avec ses compagnons, d'où ils livraient un combat inégal et désespéré à leurs persécuteurs, fit par hasard une visite à la maison paternelle. Dès qu'il eut appris ce qui était arrivé à sa soeur, il se lança à la poursuite du ravisseur. Auprès d'un camp moghol il aperçut un bûcher qui commençait à brûler et entendit une voix familière qui récitait le *Japji*, la prière sikhe. Il parvint à en retirer in extremis sa soeur qui avait décidé d'en finir ainsi avec sa malheureuse vie. Sauvée, elle décida de suivre son frère dans la jungle et ne retourna pas dans son village.

La *Jatha* sikhe, une bande de guerriers dans laquelle le frère et la soeur s'étaient engagés sous le commandement de Sardar Sham Singh, fut attaquée, peu de temps après par une troupe moghole et tous deux furent faits prisonniers. Ils furent livrés à un influent nawab qui voulut convertir Balwant Singh à l'islam et faire de sa soeur Surasti une des begums de son harem. Il les fit conduire tous les deux à la mosquée, le premier afin d'y être rasé d'un des symboles de sa foi, la seconde afin d'y être mariée contre son gré.

Sardar Sham Singh eut vent de la scène qui allait se dérouler et fit une attaque surprise. Balwant Singh et Surasti furent libérés. De retour dans la jungle cette dernière demanda le baptême sikh. Elle reçut le nom de Sunder Kaur et le diminutif affectueux de Sundari. Sa vie appartenait désormais à la *Jatha*. Elle choisissait un destin hasardeux s'il en fût. A partir de ce moment, elle se consacra aux travaux de la *languar*, la cuisine collective, et à la prière. Un jour les provisions manquèrent. Sundari se rendit en ville. Elle vendit sa bague en or pour payer ses achats, et fit la connaissance d'un malheureux marchand khatri, à qui on avait le jour-même dérobé son argent et enlevé sa femme. Sundari l'emmena avec elle dans la jungle, en prenant toutefois la précaution de lui bander les yeux pour le cas oū il s'agirait d'un espion qui pourrait dévoiler l'emplacement du camp de la *Jatha*. Ses mésaventures provoquèrent la colère et la sympathie de tous, et la *jatha* décida d'attaquer le jour-même le camp de l'officier moghol et de libérer la malheureuse. L'expédition réussit, les moghols furent battus et la captive libérée. La *jatha* s'empara, en outre d'un lourd butin qui fut en partie distribué aux pauvres, hindous ou musulmans. Jathedar Singh précisa : "nous ne sommes

pas partisans. Nous ne haïssons personne, pas plus les musulmans que les hindous. C'est ce que nos gurus nous ont enseigné. Tous les hommes sont nos frères, nous ne combattons que la tyrannie et l'injustice.''[1] La femme fut rendue à son mari. Ils reçurent tous les deux le baptême et ils se joignirent aux guerriers khalsa.

Une fois encore, alors qu'elle revenait de la ville, Sundari tomba aux mains des moghols et fut livrée à l'officier-même à qui elle avait échappé une fois déjà avec son frère. Cette fois elle avait été capturée par un soldat moghol, à qui elle avait sauvé un jour la vie en le soignant dans une hutte de la jatha après l'avoir ramassé blessé.

La *jatha* envoya Bijla Singh son meilleur agent de renseignements, à la recherche de Sundari. Il se déguisa en faquir musulman, et se rendit au bord de la rivière sur un vieil âne mal nourri. Un musulman l'interpela et le mit en garde : "saint homme, n'allez pas dans cette direction, les Sikhs occupent tout un côté de la rivière et leurs armées traversent de temps en temps. Il vaut mieux pour vous de ne pas aller par là." Il lui indiqua une autre direction où se cachaient des bateliers musulmans.

Bijla Singh parvint jusqu'à eux et prit un bateau avec sa faible monture. Un officier moghol se trouvait déjà dans la barque avec son cheval et une femme dans un *palanquin*. Ce ne pouvait être que Sundari. Bijla Singh, qui avait bien entendu ses lamentations ferma ostensiblement les yeux et fit mine de tomber dans une profonde rêverie. Comme saisi d'inspiration soudaine, il dit au Moghol que la femme dans le palanquin n'était pas la sienne et qu'il lui avait attaché les mains et les pieds. Surpris, et effrayé le Moghol pensa avoir affaire à une sorte de magicien, à un être surnaturel peut-être.

Le vent s'était levé, il y eut de grosses vagues et le bateau se mit à tanguer. Le faquir dit au Moghol de jeter par-dessus bord toute charge inutile et de désentraver les mains et les pieds de la femme. Aussitôt libérée, Sundari bondit sur le Moghol avec la férocité d'une lionne et le blessa avec son propre sabre.

Arrivée de l'autre côté de la rivière, elle disparut au galop sur le cheval du Moghol. Bijla Singh se débarrassa de son déguisement et remit son turban. Il essaya de rejoindre Sundari aussi vite que son âne le lui permettrait. Elle s'était perdue et risquait encore une fois d'être capturée, mais elle avait heureusement rencontré son frère et son groupe de Sikhs.

Sundari reprit pour une brève période sa vie dans la jungle. Le ministre de Lahore avait durci sa campagne contre les Sikhs, qui furent acculés à une rude bataille. Plusieurs milliers d'entre eux périrent au cours d'un même engagement, que l'histoire a retenu sous le nom de Petit Massacre, pour le distinguer du Grand Massacre où les Sikhs moururent en plus grand nombre encore. Sundari participa à la première de ces batailles et y blessa un général moghol dont l'histoire a retenu le nom : le Nawab Faizullah Khan. Elle se battit aussi contre Ahmad Shah Durrani. Alors qu'elle portait secours à un soldat moghol inconscient, celui-ci revint à lui donna un coup d'épée.

C'était le soldat qui l'avait enlevée de la maison de ses parents. Sundari fut transportée dans son village. Ses blessures guérirent mais la fièvre persistait. Elle était devenue toute pâle et perdait ses forces. Nul doute que son état était agravé par la séparation d'avec ses frères, et les épreuves de sa captivité.

Alors que tous les médecins et guérisseurs consultés s'étaient montrés impuissants, on fit appel, sur le conseil de Radha, une servante, à un jeune homme aux cheveux longs que personne ne connaissait. Il conseilla de faire dresser un camp en plein air au bord de la rivière Beas et d'y porter Sundari. Au bout de quelques jours ce camp fut enlevé par les Moghols et transporté dans la jungle. La fièvre de Sundari avait cependant fini par baisser. Un officier qui n'avait attendu que ce moment pressa en vain Sundari de l'épouser. Un jour alors qu'il était occupé *à* jouer aux échecs, des cavaliers Sikhs encerclèrent le camp, neutralisèrent les Moghols et enlevèrent Sundari. Mais celle-ci avait été sérieusement blessée à la jambe au cours de l'engagement.

Radha, la servante était en réalité Dharam Kaur, la femme du Khatri qui s'était jointe aux Khalsa après avoir été délivrée par eux. Quant au guérisseur aux cheveux longs, c'était Bijla Singh. Sundari, cette fois ne guérit pas de ses blessures et mourut. Voici comment Bhai Vir Singh conclut son roman :

> Le Panth Sikh tout entier prit le deuil quand elle mourut. Dharam Kaur ne put supporter la séparation d'avec son amie et protectrice. Elle s'affaiblit de jour en jour et mourut onze jours plus tard. Balwant Singh, accablé de tristesse, souhaita se retirer dans la solitude et passer le reste de sa vie en prière et contemplation. Mais les khalsa ne le laissèrent pas faire. Ils lui rappelèrent

> qu'il devrait répondre de ses actions dans ce monde comme dans l'autre. Sa renonciation ne pouvait être qu'intérieure. Il devrait vivre en communion constante avec le Nom Divin, ne pas se laisser contaminer bien que vivant dans le monde et l'action. Et puis, la nouvelle venait d'arriver que les armées de Durrani étaient en route .....obéissant au précepte de son Guru : "oublie tes problèmes quand tu dois agir", il resta à son poste et fit son devoir. (2)

Le fait de devoir rendre compte de ses actes dans ce monde comme dans l'autre, l'affirmation d'une réalité existentielle, la joie constante de l'esprit, sont autant d'éléments essentiels de la philosophie et le noyau de la Weltanschauung de Bhai Vir Singh. Toutes ses oeuvres ne sont en définitive que l'illustration de ses certitudes.

Sundari est un personnage fictif, mais elle est réelle dans la mesure *où* il existait de nombreuses Sundaris *à* son époque. Balwant Singh est un personnage inventé lui aussi, son nom lui-même est récent. Ces personnages fictifs et quelques autres côtoient des personnages historiques tels que Sardar Jassa Singh, Kaura Mall, Ahmad Shah Durrani, Nawab Kapur Singh et Baba Dip Singh Shahid. Quelques événements réels, comme le Petit Massacre de 1746 sont également évoqués.

Par endroits, le roman n'est qu'une pure narration historique. Les notes qui furent ajoutées aux dernières éditions, afin de préciser certaines assertions et certains événements font qu'on croit de moins en moins à un récit imaginaire. Les références à la dégénérescence et à la faiblesse contemporaines abondent. Tout est stylisé, et toutes sortes de coincidences fortuites trahissent l'intention moralisatrice.

Il reste que Sundari est un bon récit que l'on lit avec curiosité, *où* les éléments dramatiques abondent et qui possède un certain ressort dramatique. Les fortunes changent de mains et l'intérêt du lecteur reste entier jusqu'*à* la fin. Quatre fois Sundari tombe aux mains de l'ennemi et quatre fois elle réussit *à* s'échapper dans des circonstances qui tiennent du miracle. Les déguisements, les interventions d'espions contribuent *à* l'élément mystérieux. Le style des passages descriptifs est élégant et puissant. La stratégie est décrite en détail. Il est évident que l'auteur a eu pour Sundari une certaine tendresse. Il a cru en elle et fait preuve de finesse

P.U.P. 1147

psychologique pour nous la présenter. Faire d'une femme l'héroïne d'un roman, à cette époque au Punjab, témoigne, il faut le souligner, d'une exceptionnelle ouverture d'esprit.

Sundari, qui connut une vie agitée trouve finalement la paix éternelle dans la mort. C'est la seule fin qui ait pu convenir à sa vie de souffrance, à sa foi et à son héroïsme. Le combat dont elle est devenue le symbole continuera après sa mort, comme la vie elle-même. Déjā des événements futurs sont annoncés. Et en dépit du caractère fabuleux de certains personnages, la vraissemblance de l'histoire lui donne sa force et son attrait.

Bhai Vir Singh explique le but qu'il s'était fixé en écrivant son roman :

> Les détails concernant la vie de Sundari et la situation des Khalsa tels qu'ils sont donnés dans ce livre furent empruntés au *Panth Prakash*, au *Twarikh Khalsa* et à d'autres publications historiques. Ils ne furent qu'ordonnés d'une certaine manière, avec des adjonctions. Notre but en écrivant ce livre fut de confirmer les sikhs dans leur foi en leur faisant connaître les événements passés de leur histoire. Il faut qu'ils assument leurs devoirs terrestres et leurs objectifs spirituels et que les abus de toutes sortes soient empêchés. Que leur foi se développe et que les Sikhs se montrent dignes de leurs principes élevés. Qu'ils se montrent disciplinés et témoignent du même amour à tous les peuples. Qu'ils fassent leur l'enseignement du Guru : "reconnais et respecte l'humanité toute entière", et ils accompliront ainsi leur exceptionnel destin. (3)

Man Singh, à qui on avait demandé de parler du livre écrivit dans l'édition de 1933 : "Il semble que l'objectif de *Sundari* n'ait été ni d'en faire un roman dans le sens purement littéraire et dont le but n'aurait été que de distaire, ni un pur travail d'érudition historique." (4) S'il s'agissait en fait de toucher la sensibilité des Sikhs, *Sundari* est une réussite brillante. Le livre rencontra un succès immédiat et parla aux Sikhs comme aucun autre livre ne le fit depuis.

Il est probable aussi qu'aucun autre livre punjabi n'ait été autant lu. Trente—quatre éditions se succédèrent, atteignant près d'un million d'exemplaires vendus. Pour beaucoup de lecteurs, Sundari a réellement existé et elle personnifie la foi, la chasteté

et le courage. Ils l'ont aimée et admirée. Ils ont pleuré en lisant ses épreuves, soupiré de soulagement quand les choses s'arrangeaient pour elle. Son nom est devenu un surnom dans les foyers punjabis. Elle reste une source d'inspiration par son héroïsme. Toutes ces considérations doivent s'ajouter à la valeur purement littéraire du livre.

Sundari, c'est l'aube de la littérature punjabie. Sa valeur esthétique est indéniable, son style et son rythme n'ont d'égal que son apport moral, sa réflexion sur la grandeur et la souffrance et sur l'instabilité du triomphe. C'est la première oeuvre de ce genre en punjabi. Elle a enrichi la langue, lui a donné de la vigueur et de la pénétration. Elle a libéralisé sa portée et multiplié le nombre de ses lecteurs et de ses auteurs.

Deux autres romans *Bijay Singh* et *Satwant Kaur* suivirent très vite *Sundari*. Ils ressemblent au premier roman quant au choix du thème et au style Ils évoquent la même époque de souffrances et de combats. Selon une même méthode, chacun de ces roman est construit autour d'un personnage héroïque, dont l'intégrité spirituelle doit servir de modèle à tout un peuple, agir sur sa façon de vivre et de penser. Comme Sundari, Bijay Singh est exemplaire. Sa foi est solide et il sort intact de toutes sortes d'aventures et d'épreuves comme, par exemple, la tentation incarnée par la veuve du gouverneur moghol de Lahore, qui s'était éprise de lui alors qu'il était son prisonnier. De même que Sundari avait repoussé une tentation semblable venant de l'officier moghol et sauvé son honneur et sa foi, Bijay Singh rejette les avances de la begum. Celle-ci était prête à lui épargner le renoncement à sa foi et la conversion à l'Islam s'il avait consenti à l'épouser. Rien n'y fit. Comme Sundari, Bijay Singh meurt à la fin du roman d'une blessure faite au combat.

Né Ram Lal, et fils d'une famille hindoue de Lahore, de la caste khatrie, Bijay Singh fut très tôt attiré par les fières actions des Sikhs. Il demanda à recevoir leur baptême et un autre nom après sa renaissance. La colère de son père et la tristesse de toute la famille le contraignirent à quitter la maison paternelle avec sa femme Sushil Kaur et leur fils de six ans Waryam Singh. Dans la jungle où il s'était réfugié avec ses compagnons rebelles, le prêtre de la famille allait le surveiller. La jungle lui paraissait désormais l'endroit le plus sûr et pourtant un groupe de soldats essaya une première fois de s'emparer de lui. Il fut repoussé. Mais Bijay Singh

fut pris avec sa famille au cours d'une deuxième attaque et le nawab les fit appeler dans son palais. Il essaya en vain de le convertir à l'Islam et de faire entrer sa femme dans son harem. Finalement Bijay Singh fut relâché sur l'intervention d'un sufi musulman du nom de Sabir Shah. Sushil et son fils furent envoyés dans un camp de détention près de Lahore. Elle réussit à échapper à la peine capitale qui attendait tous les détenus de ce camp, grâce au gouverneur de la province, Mir Mannu. Celui-ci voulut à son tour l'épouser et c'est finalement en Murad Begum, son épouse, elle-même très influente, que Sushil trouva une alliée et une protectrice. A la mort de Mir Mannu, tué dans une bataille contre les Sikhs, Murad Begum prit le pouvoir à Lahore, soutenue par Ahmad Shah Durrani. Dans le roman elle doit son accession au poste de gouverneur à un voeu de reconnaissance prononcé en sa faveur par Sushil Kaur.

Blessé dans une bataille, Bijay Singh fut à nouveau capturé et conduit à Lahore. C'est là que Begum Murad s'éprit de lui. Elle intrigua beaucoup et fit même emprisonner Sushil Kaur et son fils. On devait les jeter tous les deux dans une rivière, mais le domestique qui était chargé de les transporter jusque-là, les crut déjà morts et les déposa au bord du chemin. Bijla Singh se trouva passer par là et les emmena jusqu'à la *jatha* de Sardar Karora Singh à laquelle il appartenait lui-même. La mère et l'enfant se refirent une santé et la *jatha* se prépara à déclencher une offensive pour obliger Begum Murad à relâcher Bijay Singh. Cette offensive réussit mais Bijay Singh fut sérieusement blessé alors qu'il se battait contre Nazir-u-Din, le gouverneur de Jullundur. On le transporta très vite dans le camp mais il avait perdu tellement de sang que rien ne put le sauver et il mourut en prononçant le nom du guru. Sushil Kaur cessa de respirer à ce moment-même. "Leur fils fut élevé avec amour par Karora Singh et devint un brave combattant. Il fut pour le *Khalsa Panth* un fils précieux, dont la vie, consacrée à Dieu allait se consumer au service de la foi." (5)

Satwant Kaur parut en deux parties. La première en 1900, publiée par épisodes dans la *Khalsa Samachar*, la seconde en 1927. C'est l'histoire émouvante du retour dans son Inde natale de Satwant Kaur, qui avait été enlevée elle aussi, et était devenue esclave à Kabul. Satwant Kaur se trouva mêlée à toutes sortes d'aventures, mais elle en sortit intacte de corps et d'âme.

A Kabul elle fut vendue par son ravisseur à un noble seigneur afghan. Elle conquit l'affection de Fatimah, sa femme ainsi que de son fils, le jour où elle les protégea de la fureur du mari ivre. Ce dernier fut par la suite emprisonné pour meurtre et condamné à mort par une ordonnance royale. Satwant Kaur voulut obliger Fatimah et décida de le sauver par une ruse. Vêtue du costume de celle-ci elle se rendit en palanquin à la prison, où il attendait son châtiment. A la fin de la visite, elle le fit sortir, caché dans le palanquin et resta en prison à sa place. La ruse ne fut découverte que le lendemain matin quand on vint chercher le prisonnier pour l'exécution.

Satwant Kaur fut bien sûr grondée, mais quand l'histoire fut connue de l'Amir (Ahmad Shah Duranni très probablement), il fut très impressionné par autant d'audace. Sur la demande de Satwant Kaur, il accorda son pardon au noble afgan, mais il refusa de la laisser partir et l'admit dans son harem. Or le feu prit le jour-même dans une aile du palais et elle profita de la confusion genérale pour s'enfuir. Fatimah l'hébergea en secret dans sa maison. Par une tunnel partant de là, elle parvint à rejoindre une famille hindoue de la ville. Accompagnée d'un vieil homme de cette famille, elle réussit finalement à se mettre en route pour son Punjab natal, déguisée en jeune garçon. Le vieil homme s'appelait Ladha Singh et elle passait pour Jaswant Singh.

Parvenue à deux étapes seulement de Kabul, la caravane fut arrêtée par un escadron afghan, à la recherche d'un diamant royal qui venait de disparaître du trésor. Le chef de cette troupe. Agha Khan, était en réalité le fils d'un sardar. Il avait été enlevé avec sa mère et une servante lors de l'invasion de l'Inde par Nadir Shah. Sa mère fut décapitée après avoit refusé d'épouser le soldat. Ce dernier éleva l'enfant comme son propre fils, mais la vieille servante de la famille lui révéla sa véritable identité. Il décida de déserter et se mit en route pour Amritsar avec Satwant Kaur, et son escorte. Ils atteignirent la ville sainte sans autres encombres. Agha Khan retrouva avec joie la foi de ses ancêtres et devint Alamba Singh après son baptême. Il se voua au combat contre la tyrannie moghole avec ses camarades. Quant à Śatwant Kaur, elle n'avait désormais d'autre ambition que de consacrer sa vie à la cause des Khalsa. La servante fut baptisée Tej Kaur et fit le même voeu. Alamba Singh se mit à la recherche de sa soeur. Satwant Kaur retrouva ses parents à Khanna. Fatimah elle-même

arriva au Punjab. Son mari avait été blessé au cours d'une campagne en Inde d'Ahmad Shah Durrani et arrêté et elle avait essayé de le retrouver. Elle rencontra Satwant Kaur, accepta le baptême et devint sa compagne d'armes et de foi.

Satwant Kaur est la seule héroïne de Bhai Vir Singh qui soit toujours en vie à la fin du roman. Il existe pourtant dans les trois romans une continuité très nette de ton et de contenu. Cette trilogie historique est devenue l'épopée immortelle des Sikhs du Punjab, de leur résistance, de leur amour de la liberté et de la démocratie. Elle a sublimé leur sentiment national. Mais c'est la langue punjabie qui fut la grande gagnante car elle acquit de l'aisance et de la subtilité. Malgré l'unité de thème et d'intention que l'on trouve dans les trois romans, chacun d'eux apporte quelque chose de nouveau. *Bijay Singh* décrit le drame psychologique de la Begum de Lahore éprise du héros. *Satwant Kaur* évoque ces années pathétiques où le pays était à la merci de toutes les invasions étrangères. Quant à *Sundari*, celui qui eut toute la tendresse de l'auteur il reste le meilleur et le plus émouvant des trois.

Le quatrième roman de Bhai Vir Singh est *Baba Naudh Singh.* Il fut publié en 1921 et son cadre est contemporain. Sa motivation ne diffère cependant pas de celle des romans précédents. Baba Naudh Singh vit dans un village du Punjab, à une époque plus récente et plus calme. Dans ce cadre simple et rustique il incarne le bon sens, l'assurance et l'humour punjabis. L'Inde s'était unifiée sous la domination anglaise. Bhai Vir Singh fait débuter son roman à Mandavi, une ville lointaine de Kathiavar. Jamuna, une résidente jaïne de cette ville s'était trouvée veuve très jeune. Elle cherchait une consolation à sa peine en allant prier dans les temples. Une vieille femme lui fit connaître un sadhu qui lui promit de l'unir à nouveau à son époux défunt si elle voulait bien renoncer à tous ses biens et le suivre sur une montagne. Ils se rendirent ensemble à Jammu. Au sommet d'une colline, il la fit asseoir près d'une cascade. Il lui ordonna de regarder l'eau intensément et lui promit que si elle réussissait à vraiment se concentrer elle verrait bientôt s'ouvrir la porte du paradis et entendrait son époux lui dire de venir. Il lui avait accessoirement recommandé de lui confier son coffret à bijoux pour que sa méditation ne soit pas troublée. Le voleur en robe de sadhu disparut. Alors qu'étourdie la jeune femme était sur le point de tomber dans l'eau, un voix très douce l'appela et lui fit quitter

cet endroit dangereux. C'était la voix d'un missionnaire chrétien qui la ramena saine et sauve en ville. Elle accepta le baptême et partagea la vie d'une famille chrétienne qui la surnomma miss Domeli. Elle se sauva pour échapper à un mariage contre son gré et se rendit à Lahore avec *l'ayah* musulmane de la famille. Là, elle se laissa convertir à l'Islam Mais elle pensait toujours avec déchirement à son mari. Désespérée, elle finit par se jeter dans la Ravi. Un autre saint homme, sikh cette fois, la sauva de la noyade. Il lui parla du spiritualisme sikh et l'appela Subhagji. Elle vécut une expérience spirituelle qui la combla. Elle se demanda *où* elle était, *où* elle devait aller, *où* elle allait vivre désormais. Elle entendit la voix du saint homme lui dire. "O créature de Dieu, appelée à vivre dans la demeure de Dieu, tournée vers la pensée de Dieu, vers l'amour de Dieu, tu es en Dieu, laisse- toi aller à lui et vis en Lui." (6)

Subhagji resta sur place, en transes. Quand elle ouvrit les yeux elle vit une forte paysanne assise à côté d'elle qui lui offrait un bol de lait, et lui proposait de venir se reposer un moment dans sa maison. C'était la femme de Baba Naudh Singh. Subhagji retrouva la paix et la guérison qu'elle cherchait dans ce foyer simple et profondément religieux. A ce point du récit, nous faisons la connaissance de Baba Naudh Singh, et la jeune femme disparaît du premier plan.

Le village avait une population composée de Sikhs, d'Hindous et de Musulmans, qui coexistaient harmonieusement comme c'était presque toujours le cas. Baba Naudh Singh, un vénérable vieillard à la barbe blanche était tout naturellement devenu le chef du village. Par sa sagesse et ses avis altruistes et compatissants, il réussissait à résoudre les conflits qui surgissaient l'occasion. Il savait trouver des réponses pleines d'humour et de fermeté aussi, à la réthorique ardente des prêcheurs de toutes sortes de mouvements néo-religieux qui passaient par le village, et sut toujours préserver la communauté des schismes que ces soi-disant saints hommes voulaient provoquer.

Il arriva à tour de rôle, un missionnaire de l'Arya Samaj, un Musulman éduqué à Aligarh, un Chrétien et un Brahmo pélerin. Ils prêchaient et distribuaient gratuitement des conseils médicaux et des médicaments aux habitants du village. Le Baba les rallia presque tous à son point de vue par ses arguments pratiques et humanitaires. Voici ce qu'il dit au Musulman :" Vois mon ami,

Dieu est un et appartient à tous. Tous doivent l'adorer chacun à sa manière. Nous devons tous vivre ensemble et si nous ne partageons pas le peu que nous possédons, si nous ne prenons part à la joie et à la peine de chacun, que deviendra notre vie ? Pourquoi vouloir semer la discorde parmi des frères ? Sais-tu que quand notre *dharamsala* fut réparée, tous les musulmans du village apportèrent leur souscription, et quand la mosquée fut construite les hindous offrirent leur aide ? Et maintenant, s'ils suivaient ton conseil, les hindous devraient essayer de raser la mosquée et les musulmans de détruire la *dharamsala* ?" (7) A l'Arya Samajiste il parla ainsi : "donne-nous les moyens de changer les hommes. Si tu ne peux le faire, laisse-nous au moins vivre heureux dans notre ignorance. Nous mangeons à notre faim et dormons autant qu'il nous est nécessaire. Nous ne connaissons pas l'inquiétude et ne voulons inquiéter personne." (8)

Il arriva aussi un avocat de la ville, très occidentalisé, avec sa femme. Leur voiture venait d'avoir un accident près du village. Le Baba les amena dans sa maison *où* ils furent soignés avec la plus grande affection. Par bonheur un médecin de l'armée était venu en permission dans le village et prit soin de leurs blessures. Le Baba calma la colère de la foule dans le village voisin *où* leur voiture avait renversé un jeune garçon et régla les choses avec la police qui voulait poursuivre le chauffeur fautif. L'avocat et sa femme durent rester plusieurs mois dans le village avant de pouvoir repartir. Dans cette atmosphère très chaleureuse d'amour et de foi, leurs notions matérialistes et occidentales leur apparurent bientôt dénuées de sens. L'exemple du Baba et les longues conversations qu'ils avaient eues avec sa femme les impressionnèrent beaucoup et ils demandèrent à embrasser la foi sikhe.

Il y a beaucoup d'action au début de *Baba Naudh Singh*, mais au début seulement. On trouve très vite par la suite de longs dialogues, des pages didactiques et les récits des épisodes de l'histoire sikhe occupent des pages entières. L'un des plus impressionnants et des mieux racontés est celui qui évoque les sept nuits d'épreuves de Mai Sabrai, la belle mère de Guru Gobind Singh, à la suite de la mort de son mari, du martyre des fils du Guru, et d'une série d'événements également douloureux. Subhagji qui raconte tout cela parvient à faire oublier sa souffrance à la femme du médecin, dont le plus jeune frère venait d'être tué à la guerre.

Le roman est très didactique. La vie de *Baba Naudh Singh* n'est qu'un long sermon sur la morale et la religion sikhe. Mais Bhai Vir Singh sait lui donner un attrait authentique et le rendre convainquant. Il est finalement assez rare que le ton se fasse par trop pédagogique et tranchant. C'est la plupart du temps d'une façon humble et simple que Bhai Vir Singh expose les enseignements du Sikhisme et qu'il propose sa réponse à bien des questions. On demande souvent quelle place occupe le Guru dans cette religion. Ou encore Guru Nanak est-il une incarnation divine? La vénération des Sikhs pour le *Guru Granth* ne ressemble-t-elle pas à de l'idolâtrie ? Quel est le but suprême de l'existence pour un Sikh? Même des questions plus subtiles, comme la relation entre la morale et la foi trouvent ici une réponse toute naturelle. Le *summum bonum* de la vie d'un Sikh est le *Nam*, c'est-à-dire la communion constante avec le Créateur. "Et quand on a atteint le *Nam*," dit Baba Naudh Singh, "on devient naturellement bon pour les autres." (9) C'est au *Singh Sabha* que Baba Naudh Singh doit sa conception du Sikhisme. C'est évident par ses discours et par ses exemples. Mais contrairement à Bhai Vir Singh, il ne fut pas en contact direct avec l'organisation elle-même.

Baba Naudh Singh ne se contente pas de diffuser les valeurs religieuses et morales, il est aussi un pionnier dc la réforme sociale dans son village. Il met tout en oeuvre pour assurer l'unité de tous ses habitants, une meilleure exploitation des terres, des conditions d'hygiène meilleures. Il mène une campagne vigoureuse contre le système des castes et la pollution, et même contre la consommation d'alcool et de thé. Il est l'avocat fervent du système coopératif, et d'installations collectives dans le village. *Baba Naudh Singh* offre là une intéressante description d'un village punjabi, indépendant, pleinement confiant dans un chef courageux et pieux, et s'ouvrant peu à peu aux idées nouvelles.

La prose et le style de Bhai Vir Singh atteignent ici leur pleine maturité. On peut suivre aisément leur évolution à travers les quatre romans. Tout simples dans *Sundari*, plus élaborés dans *Bijay Singh*, ils deviennent métaphysiques dans *Satwant Kaur*. Dans *Baba Naudh Singh* la langue s'est accomplie en exactitude et en docilité. Elle a pleinement utilisé tous les apports traditionnels, incorporé des formes populaires aussi bien que sufies. Le style est éloquant et sans aspérités. Certaines évocations ne sont par sans rappeler le langage biblique : "O toi créature divine, destinée à habiter dans la sainteté de Dieu "[10] "Notre but est d'établir le

royaume de Dieu sur terre."[11] Bhai Vir Singh raille gentiment les prêtres et les sadhus malhonnêtes, les fonctionnaires fraîchement sortis de l'école, et les gens qui ne se convertissent que pour obtenir des avantages matériels. Le style personnel qu'il a élaboré convient parfaitement à sa spéculation philosophique et à la propagation de ses idées religieuses et sociales. Il a su faire du punjabi une langue parfaitement expressive.

Bhai Vir Singh est le père du roman punjabi, comme il est d'ailleurs le père de la prose punjabie.

RANA SURAT SINGH

Pénétrer dans le monde poétique et imagimaire de Rana Surat Singh, c'est atteindre la pensée de Bhai Vir Singh dans toute sa profondeur. Ce poême épique de plus de 12000 vers exprime plus authentiquement que ses autrss ceuvres son génie et ses préoccupations fondamentales. C'est dans la poésie essentiellement qu'il a trouvé sa pleine réalisation. Rana Surat Singh révèle la profondeur de la pénétration psychologique, la puissance de l'inspiration et l'aspect mystique de l'expérience de Bhai Vir Singh. Ce poême est unique dans la littérature punjabie, non seulement par sa forme et sa dimension mais aussi par son esthétique. Les personnages ont de la fraîcheur, la musique des phrases est saisissante, l'archidu poême est exaltante. Son atmosphère quasi-permanente est celle d'une attente de l'âme. L'émotion humaine y est dépeinte dans toutes ses nuances. La recherche consumante d'une âme connaît des moments de douleur intense, des moments de tension aussi mais jamais de doute. *Rana Surat Singh,* en dépit de la recherche prolongée et de la douleur aigüe qui y sont décrites, est le poême de la certitude spirituelle complète, de l'harmonie et de l'indifférentiation totales, celui du *turivapad,* l'étape finale de la réalisation personnelle. C'est certainement la création suprême de Bhai Vir Singh.

La souffrance fut le lot de Rani Raj Kaur. L'épopée eonte le chagrin de la Rani et la façon dont elle l'a assumé. De même que Subhagji dans *Baba Naudh Singh,* Raj Kaur s'est trouvée veuve très jeune. Elle était la fille unique d'un petit monarque rajput d'une principauté himmalayenne. Son père avait embrassé le Sikhisme sous l'influence d'un saint homme, Sadhu Singh, que les persécutions qui sévissaient alors avaient poussé à chercher refuge dans les moutagnes. Il n'eut pas d'héritier mâle et maria sa fille à Surat Singh le fils de Sadhu Singh. C'est lui qui allait lui succéder à sa mort. Une fois devenu le chef du petit territoire, Surat Singh ne manqua jamais d'offrir son aide *à* ses compatriotes sikhs quand ils devaient livrer une bataille. Et c'est ainsi qu'il se fit tuer.

Raj Kaur, qui éprouvait pour son mari une tendresse infinie, se trouva désemparée. Rien ne pouvait atténuer sa douleur. Même les charges du pouvoir qu'elle dut assumer lors de son accession à la *gaddi* ne parvinrent à fixer son attention. Elle s'était fait apporter les cendres de son mari et entreprit de faire construire un mausolée de marbre blanc pour les y déposer. Elle choisit pour cela un endroit calme, sur une colline au bord d'une rivière. Sa mère essaya bien de la dissuader d'un pareil projet, mais rien n'y fit.

Des sculpteurs vinrent d'Agra et élevèrent une statue grandeur nature du Rana. Elle la fit placer dans un temple spécialement construit pour l'abriter. Et elle continuait de se consumer dans son amour désespéré. Il ne se passait un instant qui parvienne à la soustraire à son tourment.[1]

Rani Raj Kaur était élancée, souple comme une jeune pousse. Sa beauté n'avait d'égale que sa jeunesse. Ses yeux avaient un charme étonnant, mais constamment baissés et pleins de larmes, ils étaient toujours noyés de tristesse Regardez-la venir, soupirant de chagrin, perdue dans sa mélancholie, oublieuse de tout. Elle s'approche du tombeau et s'arrête soudain. "O frère ruisseau, ne fais pas de bruit" murmure-t-elle, "passe doucement afin de n'être pas entendu et que le très aimé qui dort ici ne soit pas dérangé. C'est après bien des fatigues qu'il a trouvé le repos .. passe doucement..." Et ce disant elle éclate en sanglots. Comme un bijoutier qui dispose des bijoux dans sa vitrine, elle arrangeait avec amour les fleurs sur sa tombe, tandis que des larmes, grosses comme des perles tombaient de ses yeux."[2]

L'amour perdu était le sort de Rani Raj Kaur. Sa vie n'était qu'un long soupir. Elle ne désirait qu'une chose, retrouver son mari. Elle fleurissait sa statue et adorait ses cendres mais rien ne parvenait à adoucir la douleur de sa séparation. Un jour qu'elle était allongée, inerte de chagrin, "elle se sentit sortir de son corps et monter dans les airs comme un cerf-volant dans le ciel Pareille *à* un oiseau, elle distinguait parfaitement tout ce qui se trouvait en bas, la maison, les appartements des femmes, le palais tout entier, et puis la forêt, les pâturages et les arbres, le petit ruisseau, le mausolée, les jardins, les vergers, les servantes et même, toute petite, sa mère. Son corps était à la fois inconscient et parfaitement éveillé. Tandis qu'elle s'élevait de plus en plus, elle vit venir vers elle des myriades d'esprits. Qui aurait pu décrire leur

beauté ? La beauté du monde en bas était comme de la suie en comparaison. Ces esprits heureux ressemblaient à des lotus en boutons."[3]

L'un de ces esprits heureux s'approcha de Raj Kaur pour la guider vers des régions plus éloignées encore. Ils parvinrent dans des sphères encore plus lumineuses, et se trouvèrent dans une sorte de plaine où le sol brillait comme du cristal."[4] C'était *Gian Khand*, le royaume de la connaissance. Les résidents de cette région étaient dépourvus de désirs et tout extérieurs. Alimentés par la connaissance, ils demeuraient dans une félicité perpétuelle.[5] Puis ils atteignirent *Saram Khand*, le royaume de la beauté esthétique. Ici, on entendait des paroles plus subtiles que des pensées et la conscience et l'intelligence, la compréhension et la raison étaient constamment reformées et refaçonnées. Plus loin encore se trouvait le royaume de la grâce, *Karam Khand*, peuplé de gens dont l'âme et la puissance étaient entièrement consacrées à Dieu. "La splendeur qui prévalait ici était au-dela des mots et de toute limite. La mort n'avait pas accès ici. La grâce y pleuvait sans cesse."[6]

Ils ne purent aller plus loin. Le domaine ultime, *Sach Khand*, le Royaume Eternel étant au-delà de l'atteinte de la compagne céleste de Rani Raj Kaur. Elle le lui montra cependant depuis une certaine distance. Alors qu'elle tournait les yeux dans cette direction, elle aperçut un vaste faisceau lumineux. Il brillait de millions de lumières, si différentes de celles du monde que la reine ne put rien voir. Mais elle était heureuse de se trouver près de la "cité exaltée" où demeurait l'être aimé. Une prière s'éleva de son coeur. Elle fut entendue, et Raj Kaur put apercevoir, le temps d'un éclair, son ami, assis en face du trône du Tout-Puissant. Enfin comblée, elle perdit tout sentiment de dualité. Son *Je* et son *moi* étaient enfin anéantis, ainsi que la douleur de la séparation.

Cette vision fugitive disparut presque aussitôt dans la lumière, mais la reine restait en contemplation. Avait-elle été intoxiquée ? Quand elle revint à elle, elle fut submergée de gratitude. Son amie revint la chercher afin de la reconduire. Elle vécut, au cours de la descente, une expérience inverse. Elle devenait plus lourde à mesure qu'elle descendait. Pendant le retour, son guide céleste lui enseigna le moyen d'atteindre le *Sach Khand* tout en restant dans le monde, ce que son mari avait réussi à faire. L'oubli de

son propre moi et du temps qui passe, une vie active, sans égoïsme, remplie d'amour de l'humanité et du Créateur, pourraient la transporter dans cet état. Puis la créature céleste disparut "comme une goutte de lait dans une mare." Quand Rani Raj Kaur ouvrit les yeux, elle se retrouva à l'endroit-même, d'où elle était sortie de son corps au paroxysme de son tourment. Elle se leva et se sentit légère comme un pétale de rose. Ce qui s'était passé allait à jamais rester gravé dans sa mémoire.

La douleur pourtant était toujours là. Pour elle, "le cycle du temps, en l'absence de son mari, flottait, vide." Inconsolable dans son amour consumant, elle demeurait à l'écart de toute affaire terrestre. La reine-mère faisait tout pour tenter de l'arracher à cet état. Elle avait utilisé les charmes et des méthodes qui ne sont nullement étrangères aux milieux de la cour, les stratagèmes. On apporta un jour une lettre à Raj Kaur, qui avait soi—disant été écrite par Rana Surat Singh avec son propre sang, juste avant sa mort. Il y évoquait la bataille qui faisait rage, sa blessure et son état quasi désespéré. Il pressait Raj Kaur d'épouser après sa mort, leur voisin de Kahlur qui l'avait assisté et aidé. Rani Raj Kaur n'eut aucun mal à se rendre compte que cela ne pouvait être le voeu de son mari.

Un jour elle apprit par la servante Radha que "la maison de la fée" qui se trouvait au sommet des montagnes avait eu la visite de son mari. Elle avait beaucoup entendu parler de cette retraite, d'accès si difficile. Elle décida sur le-champ de se mettre en route et de s'y rendre. Sa servante qui aurait voulu la dissuader de cette ascension périlleuse, décida cependant de l'accompagner. "Des rochers imposants barraient la route, tels des soldats pleins de défi." Elles réussirent pourtant à atteindre le sommet et rencontrèrent la fée qui demeurait là et qui était la fille d'un yogi, que Surat Singh avait détournée de ses pratiques ascétiques pour la convertir au sikhisme. Elle vivait dans un ancien temple creusé dans le rocher, et qui s'ouvrait comme les demeures bouddhistes sur un petit patio et un bassin carré. Ce fut pour Raj Kaur une douce récompense que de se trouver dans le compagnie de cette sainte femme. Celle-ci lui fit un cadeau sans prix en lui remettant quelques écrits de la main de son mari défunt, qu'elle avait conservés avec le respect d'un disciple. Ils contenaient les réflexions du Rana sur toutes sortes de sujets, comme la mort, la création, le but de la vie, la nature de la vie et de la beauté, la morale, les chemins du spiritualisme et d'autres

encore. Elle trouva aussi des documents plus mondains, des copies de lettres qu'il avait adressées à Mai Karan Kaur après la mort héroïque de son fils dans une bataille, ainsi qu'à la soeur de Bhai Tarn Singh, le futur martyr, au moment de la mort de sa mère. Une fois seule, Raj Kaur s'immergea avec délices dans les pensées de son mari.

Mais ses épreuves et ses veilles demeuraient nombreuses. Elle continua de parcourir les monts et les plaines à la recherche spirituelle de Rana Surat Singh:

> Je ne recherche pas les louanges, pas plus que la réalisation par le yoga.
> Je ne recherche ni le salut, ni le paradis.
> Je ne crains pas le purgatoire et ne pense pas y échapper.
> Je n'ai pas peur non plus de ce cycle de naissances et de morts.
> Il se peut que je doive vivre dans des régions intermédiaires, ou à mi-chemin entre la terre et les cieux.
> Ou voler dans les airs, ou sombrer dans la mer. Rien ne m'effraie.
> Je suis indifférente au bonheur et n'ai pas peur de souffrir.
> Je ne suis pas concernée par l'état entre la souffrance et la joie ni par celui où elles se rencontrent, ni par celui, d'où elles sont ensemble absentes.
> Où qu'il me faille vivre, et quelle que soit la condition de ma vie,
> Mon Seigneur ne sera jamais absent de mon esprit. Voici mon paradis, voici mon salut.[7]

Cette longue et douloureuse recherche finit par trouver une fin, quand un vieil homme trouva Raj Kaur épuisée et inconsciente devant une vieille grotte de la montagne. Il la conduisit jusqu'à un *satsang*, la demeure d'une communauté sainte qui se consacrait à la prière et à la dévotion. Elle apprit qu'elle était elle-même devenue digne du *satsang* par son amour immaculé. Le vieil homme, qui était à la tête de cette assemblée sacrée fondée par Rana Surat Singh lui-même, entreprit de lui faire connaître le chemin de la vérité. Il fallait savoir déterminer son devoir particulier dans ce monde, "rester ferme comme la montagne", dépasser son égoïsme et se donner au service et à l'amour des autres "comme le nuage se répand en pluie", accepter la volonté

divine comme le principe de toutes choses, harmoniser la conscience et la parole et demeurer uni au Créateur par le *Nam*. Et l'on pouvait ainsi atteindre le *Sach Khand* de son vivant, ce qui avait été le lot heureux de Rana Surat Singh.

Raj Kaur fut transformée. Das prières de gratitude s'élevèrent de son coeur. Elle prit en main les rennes du gouvernement et se rendit chaque jour au *Satsang*. Comblée dans l'obéissance à la volonté de Dieu, attachée au *Nam*, et active dans ses devoirs quotidiens elle était unie à son seigneur comme elle ne l'avait jamais été auparavent. Elle avait atteint le stade de la grâce et de l'équilibre.

Rana Surat Singh fut publée dès 1905. C'est l'une des oeuvres de jeunesse de Bhai Vir Singh. Ce poême reste cependant l'un des sommets de sa longue et prolifique carrière. Les éléments essentiels de sa pensée y sont présents. Si l'on considère l'oeuvre d'un point de vue allégorique, il s'agit de l'histoire quasi-éternelle de l'âme humaine en quête de son essence originelle, de la conscience humaine limitée qui veut retrouver ses sources divines. On peut. bien sûr, déceler l'élément autobiographique, et suivre les propres progrès spirituels de l'auteur. Esthétiquement, le poême est une vision ardente d'un monde situé au-delà des catégories du temps et de l'espace. C'est un recueil brillant et riche de réflexions de quelqu'un qui a perçu un mystère profond. Ce poême riche en signification religieuse et [illegible]éologique, et orienté vers une morale pratique, a servi mainte fois de référence pour l'étude du mysticisme sikh et les concepts du sikhisme.

Le poême maintient le contact avec l'espace et le temps tout en affirmant sa foi dans la transcendance. L'interaction du divin et de l'humain, du visible et de l'invisible, de l'éternel et du temporel, sont les traits les plus significatifs de ce livre. Leur équilibre est essentiel à la conception mystique et doctrinale que le poête a du sikhisme. En transformant un simple motif émotionnel en un long poême épique il a su saisir toute une gamme d'aspirations et de besoins humains, de même qu'il a évoqué la variété de la beauté de la nature. Le spirituel et le naturel sont confondus et l'histoire, en dépit de ses excursions fréquentes dans le royaume des astres et du paradis a bien sa place dans la réalité et sur la terre ferrme. L'émotion de l'héroïne est profondément humaine et est étudiée avec une fine psychologie. Elle est le produit de la tension extrêmement violente de son

esprit. Son sang rajput l'aurait probablement poussée à l'auto-immolation après la mort de son mari bien-aimé. Mais sa foi sikhe, à laquelle sa famille s'était récemment convertie lui interdit une pareille fuite. Elle se devait de demeurer dans la volonté de Dieu. C'est pourquoi elle eut à subir cette quête et même cette agonie prolongées. Pourtant, malgré cet état d'affliction et de solitude, elle réagit violemment le jour *où* on lui remit la fausse lettre de Rana Surat Singh lui demandant d'épouser le chef d'un état voisin. Elle n'est plus alors une héroïne inaccessible mais un être humain de chair et de sang.

Il y a d'autres personnages solides et bien réels dans cette histoire contée avec une remarquable sûreté de ton. Il y a la mère de Raj Kaur, vieille dame charmante, douce, affectueuse, et infiniment soucieuse du sort de sa fille. Elle la suit partout et tente tout ce qui est en son pouvoir pour essayer de la soustraire à son tourment. Elle participe de façon importante à l'élément pathétique de l'histoire. Et puis il y a la très loyale Radha qui n'existe que pour sa maîtresse Le ministre, quant à lui, est un véritable courtisan, à la langue doucereuse, très à son affaire dans les intrigues et la politique. Il a une conscience aigüe de la hiérarchie des castes et dédaigne un peu le Rana, un Punjabi, que son mariage dans l'aristocratique famille rajpute de son maître a porté jusqu'à la *gaddi*. Il avait fallu que la reine-mère elle-même explique que Rana Surat Singh n'était nullement de sang inférieur, étant de la caste des Kshatriya.

Rana Surat Singh avait été un homme d'action, un guerrier aussi bien qu'un homme d'état. Mais son engagement spirituel avait été tout aussi solide. Ses écrits postumes, que sa veuve eut le privilège de lire révèlent la profondeur de ses réflexions sur le sens et le but de la vie humaine. Mais les lettres d'affaires qu'elle trouva aussi révèlent bien son attachement aux choses terrestres. Le *satsang* de son côté, a son code formel, ses prières prescrites, son rituel et sa liturgie. La spiritualité est rendue tangibles par les formes extérieures de la religiosité. Les deux aspects, spirituel et extérieur sont complémentaires. C'est en s'acquittant de ses devoirs terrestres que l'homme cultive l'élément essentiel de sa nature. Aucun des deux ne peut être négligé. Une participation totale *à* la réalité existentielle n'est pas incompatible avec la recherche de l'au-delà. C'est la vérité profonde que Rana Surat Singh sut découvrir. Quant à son tour, Raj Kaur fit la même

P.U.P. 1147

découverte elle était arrivée au bout de son calvaire. Elle renaissait à une vie nouvelle, pleine de sens cette fois.

Par la seule force de sa poésie, *Rana Surat Singh* est incomparable. La narration est captivante. La ton évoque parfois un état quasi-hypnotique. Il y a de la grâce et de la subtilité dans les mouvements dramatiques. Les passages descriptifs sont très évocateurs. Certains états de la nature sont décrits de façon émouvante. Leur beauté, leur pittoresque et leur intensité participent à l'impact émotionnel élevé de l'ensemble. Les arbres, par exemple, sous lesquels, chemin faisant, Raj Kaur et sa servante s'allongeaient pour se reposer le jour *où* elles escaladèrent la montagne pour aller voir la "fée", "étaient gonflés de joie pour accueillir ces visiteuses et s'efforçaient de leur donner une ombre épaisse pour les protéger du soleil."(8) L'ample mouvement du poème épique tout entier donne de la grandeur au moindre vers.

Des éléments indépendants, tels l'Ode au Sommeil(9) se trouvent un peu partout au cours du poème. La langue est simple, et c'est ainsi que le punjabi est le plus musical. Les vers ont une fluidité irrésistible. Les mots s'emboîtent comme des diamants bien taillés, ou des galets bien arrondis apportés par le torrent. La musique qu'ils forment est aussi douce que celle d'une cascade qui descend une pente boisée. Leur harmonie structurale a de la rigueur et de la flexibilité à la fois. On ne peut déplacer un mot sans modifier la fluididité du son et du sens. Et pourtant l'aisance apparente de l'ensemble est extraordinaire et l'on a l'impression d'une absence totale d'efforts de la part du poète. Comme si le poème tout entier s'était fait tout seul. Bhai Vir Singh a utilisé les vers libres, pour la première fois en punjabi. Des variations subtiles du rythme rendent les mots plus expressifs et intensifient la texture musicale et émotionnelle du poème. Le mouvement de chaque vers évoque parfaitement les états de la nature et les *dramatis personae*. Les onomatopées et de nombreuses allitérations ajoutent à l'expressivité de la langue. *Rana Surat Singh* donna donc à la langue punjabie un nouveau genre littéraire et une nouvelle forme de vers. Ce qui est plus important encore, c'est qu'il lui légua un trésor inégalable d'images poétiques qui élèvent son ton et son style.

Raja Lakhdata Singh suivit très vite *Rana Surat Singh*. publiée en 1910, c'est la première oeuvre dramatique écrite en punjabi. L'intrigue en est simple et vite racontée. Lakhdata

Singh, chef d'un petit état princier vivait dans le luxe et la dissipation et négligeait ses responsabilités de souverain. Il fut saisi de remords à la suite d'un rêve dans lequel il s'était vu, devenu un très vieil homme, affaibli et dégénéré. Un saint homme était aussi venu le voir et lui avait rappelé ses devoirs vis-à-vis de ses sujets et de lui-même conformément à la foi de ses ancêtres.

A la grande déception de ses ministres, Lakhdata Singh évita soudain les plaisirs de la cour. Il se mit à fréquenter incognito les gens de la rue. Et il constatait chaque jour l'état de dégénérescence et de corruption qui sévissait dans son état. Cela lui ouvrit les yeux et il éprouva un immense sentiment de culpabilité C'est à cause de son absence d'intérêt pour les choses publiques que ses officiers étaient devenus *à* ce point corrompus. Le crime et la superstition régnaient en maîtres car le peuple avait soigneusement été maintenu dans l'ignorance. La solution lui paraissait venir de l'éducation des masses. C'était une cause largement propagée alors. Bhai Vir Singh en était un fervent défenseur et l'un de ses personnages dans le drame parle avec une certaine envie de "Sir Sayyid éveillant la conscience musulmane"[10] par ses efforts en faveur de leur éducation.

La pièce a un but visiblement didactiqne, qui ne parvient pas cependant à s'assimiler à l'intrigue. L'action dramatique est pauvre et les personnages stéréotypés. Il y a trop de longueurs, des passages moralisateurs qui retardent le mouvement dramatique et diminuent son mérite artistique. L'auteur, bien sûr, ne cache pas son intension. Le titre-même de la pièce est suivi de la précision suivante : "le premier drame punjabi sur l'avènement des Sikhs, une description de leur situation actuelle". La préface contient de plus l'indication suivante : "ce drame a pour but d'éveiller la conscience nationale. C'est un essai de description de la condition actuelle des Sikhs et qui veut donner des principes de réforme". Tout en mettant l'accent sur l'état d'arriération dans lequel se trouvent les Sikhs, Bhai Vir Singh a conscience de poser la première pierre du théâtre punjabi."[11]

En dépit de son ton franchement propagandiste, *Raja Lakhdata Singh* possède quelques éléments dramatiques. Bhai Vir Singh utilise un certain nombre de procédés classiques, un prologue et un épilogue déclamés, des couplets rythmés qui ponctuent le dialogue, un style plein de mesure où abondent les images

poétiques. On trouve aussi le classique fou de la cour, clown conventionnel et stylisé, toujours prêt à se moquer et à critiquer l'hypocrisie. Dans la pièce il prend surtout pour cible le *granthi* Sikh, bien nourri, pompeux et absolument ignorant et l'inévitable *padri*.

LES POEMES PLUS COURTS

La poésie était devenue pour Bhai Vir Singh un appel permanent. Il y déversait avec ferveur sa perception aigüe de la beauté et ses excès de joie. Certains de ses petits poèmes sont de vrais chef-d'oeuvres, les premiers de ce genre en punjabi. Ils se propagèrent très vite et lui gagnèrent une large audience hors des cercles religieux. Il en publia plusieurs recueils dans des éditions très soignées. Le premier d'entre eux, *Trel Tupke* (gouttes de rosée) parut seize ans après *Rana Surat Singh*. Il contient beaucoup de quatrains, à la manière des *rubai* persans. D'autres recueils vinrent très vite après *Trel Tupke, Lehran De Har* (couronnes de vagues), *Bijlian de Har* (guirlandes de lumières) et *Matak Hulare*, une anthologie de poèmes, dont les seuls thèmes sont les sites et les scènes des vallées du Kashmir. *Kambdi Kalai* (le poing qui tremble) fut publié en 1933. C'est un recueil de chants en l'honneur des Gurus sikhs.

Bhai Vir Singh a mis beaucoup de lui-même dans ces poèmes. Ils expriment sa communion lucide et exceptionnelle, répercutent les échos de sa joie. Le poète est un pélerin des sommets de l'esprit. "Il marche et danse sur les nuages." "L'exaltation spirituelle est son domaine". Il ne vit que pour essayer d'insuffler un peu de vie à l'Infini, à Celui qui n'a pas de forme. Il perçoit et veut communiquer le halo de beauté et de mystère qui entoure tout autour de lui : "Belle est la création du beau Créateur. Il faut pouvoir discerner la beauté de la création... il vit au milieu de ce qu'Il a créé. Il brille du même éclat que la lune ascendante."[1] Son imagination mystique spiritualise la nature et fait d'elle le principe d'une heureuse harmonie.

Ce genre de poème, nourri d'intuition et d'inspiration personnelle, et qui témoigne du mystère de la vie et de la nature, apporta un souffle de fraîcheur à la littérature punjabie, en même temps que des mesures rythmiques plus rapides. Mais ces innovations mélodiques et verbales, n'empêchèrent nullement le poète de rester

fidèle aux valeurs classiques de modération, de retenue, et de délicatesse que font la grâce de ses évocations. Emu par la vue du Dall, le lac de Srinagar, Bhai Vir Singh le décrit ainsi :

La nature a fait pousser son jardin
Dans un creux, bien caché.
Et elle l'a recouvert d'eau
Pour encore mieux le dissimuler.
Mais la beauté ne peut longtemps être ignorée.
Et voilà qu'elle perce le voile d'eau
Et se révèle, en redoublant de splendeur.
L'eau transparente
Est un tapis de soie
Le lotus se met à y danser
C'est la féerie du mont Caucase.[2]

Cette joie dans la nature est l'essence-même du principe créateur et Bhai Vir Singh croit que seul le coeur humain en communion avec la nature peut le saisir.

Voici un exemple de la délicatesse des *rubai* :

La pluie s'est arrêtée
Une goutte attend
Suspendue à un fil
Va-t-elle tomber ?
Elle s'accroche
Pourquoi cette insistance ?
"Je suis descendue du ciel"
Répond-elle tristement
"Avec toutes mes compagnes
Où sont-elles passées, ami très cher ?
Voilà ce que je cherche à savoir"[3]

La solitude est une misère, l'union une bénédiction. Le poète est capable d'apporter la touche céleste qui annule la distance et la dualité. Le sens de l'unité ou de l'union est le noyau de ses poèmes. L'amour du Divin ne ressemble pas à une passion incontrôlable, et ne conduit pas non plus nécessairement à une extase mystique effervescente. Il ne constitue pas non plus seulement une valeur ratiocinative ou de négation de soi. Il est un principe positif de vie. C'est l'appréhension profonde mais sobre de l'Infini qui apporte à l'homme la possibilité de donner un sens nouveau à son existence et à son destin. Selon Bhai Vir

Singh, la réponse à l'amour divin ne peut être qu'agissant. "En apercevant Ton front de lumière, il nous semble que Tu désires nous offrir ta touche magique."[4]

Dans un poême intitulé Mehndi, le poète dit:
Il a élevé notre être jusqu'à lui
Ce fut pour nous une joie sans mélange
Dis-moi, ami, s'il trouva lui aussi
Du plaisir à notre contact.[5]

Sa poésie est faite de touches semblables. L'élévation spirituelle est la quête permanente du poète et le thème que l'on retrouve toujours dans ses vers. C'est son expérience personnelle qu'il tente d'exprimer ici. De son propre aveu, il est sous le joug de l'amour", et c'est ce qu'il veut célébrer, ce pour quoi il est en extase. Ce "joug" lui donne la force de rejeter tout autre lien. Un de ses poèmes narratifs, *Ganga Ram,* qui diffère un peu des autres quant au ton et au thème, essaie d'illuster cela.

Le poète dénonce l'esclavage dans cette histoire du perroquet Ganga Ram, que la sécurité de sa cage protège mais prive de la liberté du ciel. Dans des vers faciles, il mêle avec humour le sarcasme et l'ironie et il expose les méfaits de la servitude. La dépendance, c'est la perte de l'honneur et de sa propre identité. L'esclavage est aliénant et est une limite à l'esprit humain. La protection par l'emprisonnement ne fait ancun sens, pas plus que la sécurité et la prospérité dans les mêmes conditions. "Que notre estomac soit bien rempli ou à moitié vide, nous ne devons jamais perdre notre liberté."[6] "Le droit à la liberté" dit le poète, "est sanctionné par Dieu."[7] Quand il s'attaque à la civilisation elle-même qui rend possible et encourage même l'esclavage, il devient encore plus virulent. Le thème du poème est, bien sûr, celui de la condition de l'Inde sous la domination britannique. Il y est question aussi de l'extinction du royaume sikh, le dernier état important à tomber aux mains des dirigeants étrangers. Mais le poète termine sur une note de défi et conclut ainsi:

Qne nos poitrines respirent l'énergie, que nous ne baissions jamais la tête dans la peur.[8]

L'affirmation de soi est aussi le thème d'un autre poème intitulé "Attaque". Le poème est basé sur un jeu de mots. Le mot "attaque" en punjabi signifie "obstruction", "hésitation", c'est aussi le nom d'une rivière. Le poète affirme que celui qui

s'arrête ou vascille est perdu. L'hésitation est la mort. Avancer sans cesse est l'éternel devoir de l'homme. Celui qui n'avance pas recule.[9] La même philosophie dynamique de la vie se retrouve dans le poème "Saman," (le temps). "Le temps n'a pas pour habitude de s'arrêter. Une fois parti, il ne reviendra pas.[10]

De même que les poèmes de W.B. Yeats continuaient d'acquérir de la vigueur vers la fin de sa vie, Bhai Vir Singh dans ses années avancées, avait gardé sa fraîcheur et l'intégrité de son génie poétique. A l'âge de 81 ans il publiait un nouveau recueil de ses vers, *Mere Saivan Jeo* (O Seigneur mon Maître). Ce dernier spécimen de sa production poétique a la même beauté faite de délicates gouttes de rosée, de la même attente émerveillée et possède la même énergie que les célèbres *rubaivat,* ses poèmes de chasse écrits au Kashmir au début du siècle.

Telle fut l'intégrité et la vitalité de l'expérience poétique précoce de Bhai Vir Singh, qu'elle transforma les fils de son existence en musique éternelle. Et sa loyauté envers soi-même fit que le temps ne sut altérer la fraîcheur de son esprit créateur. Son ardeur lyrique et sa puissance artistique demeurèrent fidèles à l'idéal qu'il s'était forgé alors qu'il avait 20 ans. Les grands changements qui se produisirent autour de lui, les tensions et les doutes violents que les dernières décades n'avaient manqué d'infliger à l'esprit humain, ne parvinrent à égratigner son tempérament calme et épris de paix, ni à l'éloigner de la quête sacrée de son âme. C'est un hommage de plus qu'il faut rendre à la fermeté de sa croyance et à la validité et à la solidité de son idéal poétique.

L'expérience originale du poète eut pour point de départ son inspiration religieuse, qui a ses racines profondes dans son âme tendre et réceptive. C'est sa foi solide et son intuition des vérités spirituelles qui lui procurèrent cette glorieuse façon de voir. Toute sa poésie est un essai de communication de cette béatitude.

"Pourquoi les choses devinrent-elles et comment?
Les sages se sont épuisés à essayer de répondre
A cette question.
Pourquoi, mon âme faudrait-il que tu essaies de
Suivre
Ce chemin qui en a perdu tant ?
Laisse toutes ces recherches, allume un seul amour.

Et repose-toi dans une éternelle ivresse.
L'ébriété vaut beaucoup mieux que la sobriété.
Car elle permet de rester sain."[11]

Le poète opte ici pour une vie de sensations. Mais il n'ignorait rien des fonctions plus intellectuelles de la poésie. Il dit en toutes lettres qu'elle peut, aussi bien que la philosophie, interpréter les secrets de la vie. Dans un long poème symbolique, "Qu'est-ce que la vie ?", écrit en 1922, il s'efforça de répondre, à sa façon.

Une jeune femme, belle et élancée comme un roseau, se trouva devant un lac. Un lac "aussi blanc et brillant qu'une balle de mercure". Elle fut tellement séduite par son charme qu'elle sentit qu'elle pourrait lire des secrets dans ses eaux transparentes. Le lac pourtant ne lui révélait aucun mystère. Elle revint au bout de quelques jours. Elle aperçut alors des feuilles de lotus à sa surface. Elle revint un peu plus tard et vit des bourgeons. Et quelques jours plus tard, c'est le lac entier qui était couvert de fleurs de lotus. Ce spectacle de beauté la transporta. Son coeur s'ouvrit à une douceur exquise et se mit à danser avec les fleurs. Elle s'éveilla à une conscience nouvelle et oublia sa question et toutes ses idées mélancoliques. "Voilà la vie elle-même" se dit-elle et elle se mit à chanter.

C'est cette vision joyeuse de la vie que Bhai Vir Singh a toujours recherchée. Il voulait partager avec ses lecteurs le sentiment de sa joie. Il ne s'agissait pas de tourner le dos aux realités de la vie, mais d'essayer de faire découvrir l'ampleur de son contenu spirituel. Bhai Vir Singh croyait que c'était-là le seul moyen véritable de compréhension, le seul de percer la croûte de l'illusion. Ce contact spirituel avec la réalité était pour lui le plus sûr moyen d'achèvement personnel, le seul moyen de réaliser la vérité et la beauté.

La conscience de la présence du Divin et l'attente perpétuelle de l'âme à la recherche de son idéal sont les clés qui permettent de comprendre les vers de Bhai Vir Singh. Une poésie hautement individualisée, mais qui a la validité de l'émotion authentique. Elle amène un enrichissement de la sensibilité comme le fait une véritable oeuvre d'art. Elle ne manque surtout jamais de remplir le lecteur de joie.

Un langage si personnel ne devrait normalement pas être interprétable facilement. Bhai Vir Singh sut pourtant raconter

son expérience intérieure au monde extérieur dans des termes d'une imagerie si simple que la communication en fut toujours facile et vivante. Presque toute son oeuvre poétique est tissée d'objets de la nature, de fleurs, d'oiseaux et d'arbres, où se profilent les silhouettes des héros de la mythologie romantique du Punjab. Heer et Ranja, Sassi et Punnu, Sohnie et Mahiwal redevinrent, sous sa plume des personnages bien vivants qui exprimèrent concrètement les débordements de son âme. Il arrive souvent que des lieux historiques comme le sanctuaire dédié à Guru Gobind Singh à Paonta Sahib au bord de la Jamuna, ou le mausolée de Qutab et Roshan Ara l'inspirent et donnent à son oeuvre son attache terrestre.

Sa profonde culture et son instinct de la forme lui permirent de contrôler son émotion et de la transmettre sous une forme bien définie et facilement reconnaissable. Il avait le don de la musique. Les harmonies liquides de ses vers assaillent l'âme en douceur, et la plupart de ses petits poèmes courts étaient déjà devenus, de son vivant, partie de la tradition populaire de la poésie punjabie, tant ils contiennent de grâce naturelle, de musique et de perfection.

Je veux rester toute petite pour que ma floraison
Reste cachée.
Je me réfugie dans les montagnes
Pour qu'aucun oeil envieux ne se pose sur moi.
J'ai emprunté mon teint au ciel
J'aime sa discrétion
En venant au monde j'ai mendié du créateur
Le don d'humilité
Je bois la rosée du ciel je me nourris des rayons
Du soleil
Et la nuit, je joue avec les rayons de la lune.
Je suis heureuse dans mon propre parfum
Et trop timide pour rencontrer l'abeille en
Plein jour.
Quand les vents se mettent à souffler autour de moi,
Je ne bouge pas la tête, et ne souffle mot.
Car c'est mon souhait de rester anonyme et de
Mourir inconnue. (12)

Ce chant d'une fleur de banashah sur une colline du Cashemire, exprime le voeu du poète et sa joie intense, et son espoir qu'il ne sera pas privé de l'existense humble et anonyme qu'il

souhaite. L'humilité et la renonciation sont essentielles selon Bhai Vir Singh pour éprouver et évoquer un sentiment heureux.

Tes doigts m'ont effleuré et je suis devenu chant
Comme une lyre qui vient d'être tendue.
Tu es parti et je suis redevenu silencieux, muet.
Toute la magie est dans Tes mains,
Elles me donnent la vie.
Ne Te sépare pas de moi.
Jamais.
Devant ta porte, chaque jour, je supplie. ([13])

L'inspiration poétique est une inspiration divine. C'est la main secrète et invisible qui donne leur forme aux chants et à la musique. Cette théorie de la création artistique trouve son expression dans un des derniers poèmes de Bhai Vir Singh, *La pierre amorphe.*

Une pierre était là
Sans forme, amorphe.
Un sculpteur essaya de la tailler,
Il avait vu une image en elle,
Une image noyée dans la masse de rocher,
Un ciseau dans une main
Un marteau dans l'autre
Il enleva toute la masse non désirée.
Et il révéla la forme élégante
De la pierre amorphe.
L'argile de mon esprit,
Elle aussi
Est amorphe comme une masse de pierre,
Graves-y ton image, Seigneur.

× × ×

Toi, Seigneur, es l'artiste,
C'est l'amour qui inspire Ton art.
Donne-moi le pouvoir de comprendre cela,
Enlève de mes yeux le bandeau de l'ignorance.([14])

La même idée se retrouve dans un autre poème :
La lyre dit au joueur
"C'est moi qui donne une forme à tes chansons".
Le joueur déposa alors sa lyre
Et la rangea dans son enveloppe.

Et elle comprit qu'elle n'était qu'un morceau de bois,
Une simple corde, un cadre sans âme.
"C'était l'art de mon maître
Qui m'emplissait de musique,
Qui touchait chaque fibre de mon être.
Alors je chantais l'amour
Mon maître aussi chantait avec moi,
Et il était subjugué par cette musique.
Oui, il chantait, ivre de joie,
Et se perdait dans la mélodie."
Ton art est émerveillant, mon Maître,
Ton chant éternel.
Tu es le chant, la musique, le ressort,
Tu es la joie, Celui qui donne la joie, Celui qui
A la joie.([15])

L'idéal de Bhai Vir Singh, son maître et son Dieu, était ainsi la source de tout art, de tout amour, de toute beauté. "De même que la lumière vient d'en-haut et se reflète dans le miroir, la beauté vient du ciel et est révélée dans ce qui est beau."([16]) C'est Dieu, le créateur de toute beauté, qu'il aimait et adorait. Il était pour lui une entité vivante et réelle, et demeurer en communion constante avec lui était ce que son âme cherchait continuellement à réaliser. Que la séparation survienne et c'était un vrai tourment. Voici une image poignante de sa recherche :

Tu es venu dans mon rêve,
Et j'ai voulu me cramponner à Toi.
Mais cette étreinte m'échappait
Et mon poignet en est resté tremblant.([17])

Le poète ne perdit jamais ni sa patience, ni son équilibre. Il avait appris la renonciation et la résignation. Il acceptait avec la même joie tout ce que son maître lui proposait et lui imposait. Son esprit de soumission le distinguait des poètes sufis, plus impatients et exigeants dans leur quête.

Un optimiste chaleureux parcourt son oeuvre entière. Bhai Vir Singh avait la certitude qu'il atteindrait un jour son objectif. Le temps que cela allait prendre n'avait guère d'importance. Ce qui importait était de Lui consacrer ses pensées, de Le rechercher tonjours.

Bhai Vir Singh vivait intensément au rythme de la nature. Ce contact était pour lui un autre moyen d'atteindre un transport

des sens. Il ressentait l'influence divine dans les objets de la nature et leur contact le rapprochait du créateur.

Ses descriptions de la nature, particulièrement des vallées du Kashmir, qu'il a tant aimées, sont ravissantes et parlent étrangement au coeur du lecteur. Les cascades, les montagnes et les fleurs, celles de Guldaudi surtout, lui étaient si familières, qu'il les évoquait encore et encore. Elles continuaient à le remplir de joie longtemps après qu'il les ait perdues de vue.

Le coeur se serre quand on quitte ceux qu'on aime,
Mais de toi Kashmir, je peux m'éloigner sans chagrin.([18])

Dans son dernier recueil, Bhai Vir Singh, quitte la sensualité des paysages du Kashmir pour décrire l'automne à Mashobra :

Dis-moi, frère Mashobra,
Es-tu bien celui que je vis, couvert de fleurs,
Dont les jardins étaient si parfumés
Et dont les prairies étaient d'un vert si exquis ?
Cette herbe a l'air si pâle maintenant
Et si triste.
Tes fleurs se sont fanées,
Elles laissent tomber leurs têtes.
Comme une mère séparée de son enfant,
Les arbres sans fruits ni fleurs
Semblent noyés dans la peine.
Les feuilles ont pris une autre couleur
Et le moindre souffle de vent les fait tomber.([19])

Cette touche d'automne ne représente pas de grand changement dans l'attitude de base du poète. Ses valeurs poétiques restèrent tonjours les mêmes. Elles prenaient naissance à partir d'un idéal spirituel, situé bien au-delà des limites d'une existence finie et conditionnée, un idéal à travers lequel les âmes sensibles et évoluées de tous les temps et de toutes les cultures ont cherché une expression. On peut trouver que ce genre de poésie manque de signification sociale. Mais elle a cette beauté élémentale, cette rare qualité créatrice et cette universalité qui sont les marques des expressions les plus parfaites de l'esprit humain.

LES TRAVAUX ERUDITS

La poésie, pour essentielle qu'elle ait été au tempérament de Bhai Vir Singh, n'épuisa pas pour autant son génie. Un certain nombre de travaux d'érudition, auxquels il se consacra avec assiduité et succès, constituent une autre corde de son talent. Il passait d'un genre à l'autre avec une aisance souveraine et obtenait dans chacun d'eux des résultats également heureux et durables, si bien qu'il serait difficile de décider s'il convient de le classer parmi les plus savants des poètes ou parmi les savants les plus épris de poésie. Il cessa d'écrire des romans après 1907. Il ne s'était agi là que d'une activité passagère. Et il ne s'essaya pas non plus à plus d'un drame. Mais la poésie et l'étude étaient vraiment sa vocation et il leur consacra de nombreuses années. Son intérêt pour elles se manifesta très tôt et resta très vif pendant toute son existence. La place qu'il occupe dans la poésie punjabie est imprenable, comme celle qu'il a dans l'érudition punjabie. Ses travaux d'annotation de textes anciens, ses commentaires des écritures sikhes, ses travaux de lexicographie et de recherche historique continueront longtemps à imposer le respect par leur profondeur et leur maturité.

Dans ses écrits journalistiques et tractariens il avait mon tré son goût pour la science et la philosophie. Tout jeune, il avait parfaitement compris la littérature historique et religieuse des Sikhs Ses romans précoces n'étaient que l'expression de cet intérêt. Sa curiosité des documents sikhs était insatiable. Le premier qu'il choisit pour l'étudier et le faire connaître est *Sikhan di Bhagat Mala*, un ouvrage punjabi de Bhai Mani Singh (1644-1734) un sikh érudit qui tenait sa foi de Guru Gobind Singh en personne. Bhai Vir Singh publia le manuscrit en 1912.

Il édita également et fit imprimer pour la première fois le très célèbre *Prachin Panth Prakash*. Cette oeuvre est due à Rattan Singh Bangu, dont le grand-père, Bhai Mahtab Singh de

Mirankot se rendit célèbre par sa conduite héroïque et finalement par son martyre pendant les troubles du 18e siècle. Rattan Singh avait été chargé par le Capitaine Murray, alors en poste à Ludhiana, à la frontière de l'état sikh, de raconter l'origine et l'histoire des Sikhs. Tout ce qu'il allait raconter à l'officier anglais par le truchement d'interprètes, Rattan Singh l'avait pour lui-même écrit en punjabi. En vers très simples Ce manuscrit se révéla plus tard d'une grande valeur historique. Après une évocation fragmentaire et quelque peu hâtive de la période des Gurus, Rattan Singh donna un rapport excellent et détaillé de la résistance acharnée qui permit aux Sikhs de poser les fondations de leur règne au 18e siècle Issu d'une famille de guerriers et de martyrs qui jouèrent un rôle important dans tous ces événements, Rattan Singh avait l'avantage d'accéder à des renseignements oraux nombreux et sûrs concernant cette période. Lui-même avait été le témoin de certains moments historiques. Il avait, en outre, un sens inné de l'histoire. Bhai Vir Singh rendit specialement hommage à l'exactitude de la plus grande partie des dates, qui pouvaient être vérifiées grâce aux archives des autorités musulmanes.

Pour la première édition qui parut en 1914, Bhai Vir Singh ne disposait que d'un seul manuscrit de cette oeuvre. Plus tard il en découvrit un autre exemplaire, et il publia une seconde édition couvrant les deux textes. Il accompagna cette publication d'un bref commentaire concernant l'origine du manuscrit, basé sur le témoignage de l'auteur lui-même. Il souligna également les différences entre les deux textes, donna des explications et des traductions de certains mots et de certaines phrases. Grâce donc au sens historique de Bhai Vir Singh et au soin érudit avec lequel il le présenta, un manuscrit de grande valeur sur le Punjab du 18e siècle fut sauvé et rendu accessible aux étudiants d'histoire.

Le *Janamsakhi*, la vie de Guru Nanak, est une autre oeuvre ancienne qui préoccupa Bhai Vir Singh. Elle avait été découverte par Ernest Trumpp, un orientaliste allemand. Le gouvernement britannique l'avait chargé de traduire en anglais le *Guru Granth*. Parmi les exemplaires du livre sacré et un certain nombre d'autres manuscrits en écriture gurmukhie qui lui furent remis, il trouva un exemplaire du *Janamsakhi* qui avait été offert à l'India Office de Londres en même temps qu'une collection de papiers et de livres indiens. Et il était resté là-bas depuis, complètement

ignoré. Dès que l'existence du manuscrit fut connue au Punjab, un groupe de Sikhs d'Amritsar pria le Lieutenant-Gouverneur du Punjab de le faire revenir. Il arriva à Lahore et le gouvernement du Punjab en fit distribuer des copies à tous les éminents Sikhs. Le *Janamsakhi*, connu sous le nom de *Janamsakhi* de Colebrooke ou *Vilavatwali Janamsakhi* apparut immédiatement comme une découverte littéraire majeure.

Bhai Vir Singh fut le premier à en faire une étude critique. Une autre version en fut découverte à Hafizabad par Gurmukh Singh de l'Oriental College. Elle fut publiée aux frais de Max Arthur Macauliffe, qui travaillait alors à la traduction du *Guru Granth* et de la vie des gurus. D'autres exemplaires en furent découverts plus tard par Karam Singh (1884—1930), un des pionniers de la recherche historique au Punjab.

Pour son étude, Bhai Vir Singh utilisa deux versions surtout, celle de Colebrooke, dont des copies avaient été mises en circulation au Punjab, par le gouvernement du Punjab, et reproduites par le Singh Sabha de Lahore, ainsi que celle d'Hafizabad, découverte par Max Arthur Macauliffe. Le premier texte lui servit de texte de référence. Il le confronta avec celui de Hafizabab, dont il se servit pour combler les lacunes et les imperfections du premier. Le texte final, tel qu'il l'avait établi fut publié en 1929 sous le titre de *Puratan Janamsakhi*. Bhai Vir Singh avait commencé par séparer les mots les uns des autres. Dans la calligraphie gurmukhie une phrase entière forme une unité, ce qui rend sa lecture très difficile. Il dota le texte d'une ponctuation. Il corrigea les citations de Guru Nanak en les vérifiant dans la version autorisée du Guru Granth. Il ajouta aussi quelques annotations et des explications diverses. Après une minutieuse analyse linguistique du texte, il essaya de fixer la date à laquelle il avait été écrit. Il corrigea les anachronismes qui résultaient visiblement des erreurs des copistes et isola quelques *Shabds*, des hymnes faussement attribués à Guru Nanak. Après tout ce travail pourtant, Bhai Vir Singh était loin d'être satisfait. Jusqu'à la fin de sa vie il essaya de retrouver le manuscrit original dont il avait eu des copies. Rien d'antérieur à ces copies n'ayant été découvert jusqu'à présent, le *Puratan Janamsakhi*, tel qu'il fut édité par Bhai Vir Singh, est de nos jours, la source la plus valide concernant la vie de Guru Nanak.

Une autre oeuvre que Bhai Vir Singh entreprit d'étudier est le *Guru Pratap Suraj Granth* de Bhai Santokh Singh, plus connu

sous le nom de Suraj Prakash. Il entreprenait là une tâche gigantesque. Le volume, qui en plus de Nanak Prakash contenait la vie des dix gurus sikhs, était un vrai monument. Il avait été écrit en braj mêlé de sanscrit et en caractères gurmukhis. Le poète avait aussi utilisé des dialectes punjabis comme le lehndi, le majhi, le pahari, ainsi que des expressions arabes ou persanes qui employées par lui et en transcription gurmukhie offraient toutes sortes de possibilités de contre-sens. Il est évident qu'il connaissait parfaitement les légendes indiennes classiques ainsi que les textes sikhs. Les allusions à la mythologie indienne, aux histoires pauraniques, et aux différents systèmes de pensée indiens, les vedanta et le yoga en particulier, sont très fréquentes. Sa connaissance de la flore et de la faune du Punjab, de tous les oiseaux, de tous les animaux, chevaux, éléphants, armes de guerre, stratégie des champs de bataille...était quasiment encyclopédique. Et son vocabulaire provenait de tous ces domaines variés de la pensée et de l'activité humaine. L'esprit punjabi n'avait alors pas encore créé d'oeuvre de cette étendue et de cette richesse, si l'on considère ce flot de figures poétiques et d'images, l'abondance des ornements verbaux et des enjolivements de style, la subtilité des mesures prosodiques et rythmiques. Pour toutes ces raisons le texte était hors de la portée du premier venu et des experts passaient des années à l'étudier. S'attaquer à l'explication du *Suraj Prakash* exigeait donc, outre un immense courage, une érudition peu commune.

C'est peut-être par goût du défi que Bhai Vir Singh fut séduit par ce travail complexe et immense. Le *Suraj Prakash* était une mine d'informations sur la religion et l'histoire sikhes. Bhai Vir Singh en était conscient et se consacra totalement à son étude. Il sut apprécier tout spécialement sa poésie. Quant aux informations historiques, il allait pouvoir s'en servir dans ses propres écrits. L'étude du *Suraj Prakash* était pour Bhai Vir Singh une affaire de famille, et Charan Singh, son père en parlait déjà avec autorité. Sa familiarité avec l'oeuvre avait donc commencé très tôt et son intérêt pour elle ne fit que grandir à mesure qu'il la pénétrait plus profondément.

En 1926, il avait commencé à annoter le volume entier. Cela l'occupa pendant neuf ans, en dépit de son excellent bagage linguistique et historique. Il travailla sans relâche et avec passion, et non sans être très bien organisé. Tout en annotant le texte, un travail très délicat donc, si l'on tient compte du degré très

P U.P. 1147

élevé de sanscrétisation et de conventions poétiques très élaborées, il essaya d'en standarliser la langue, de dégager les faits de l'inspiration purement poétique et de la mythologie.

Bhai Vir Singh était en possession de plusieurs des manuscrits qui étaient alors en circulation. Le plus ancien d'entre eux datait de 1862. Plus tard il en fut découvert un autre plus ancien de sept ans. "Il fut décidé que quelqu'un lirait le texte à haute voix, pendant que les autres le suivraient dans les autres exemplaires. Tous les manuscrits purent ainsi être confrontés et les variations d'un texte à l'autre facilement découvertes. On prépara un exemplaire corrigé, dans lequel les variations étaient indiquées par des notes. Partout où le texte était de toute évidence dans l'erreur, des versions plus correctes étaient suggérées."[2]

Ce travail achevé, Bhai Vir Singh tenta d'expiquer le texte. Il fallait donner des commentaires assez longs de quantité de mots et de phrases obcures dans le braj grandiloquent de Santokh Singh, qui abondait, en outre, en termes d'un sanscrit pas toujours très orthodoxe. Les allusions à la mythologie classique avaient aussi besoin d'éclaircissements, de même que les concepts philosophiques. Bhai Vir Singh souligna aussi les caractéristiques littéraires et rhétoriques du style du poète, rectifia les petites erreurs historiques et géographiques que l'on trouve nécessairemat dans ce genre d'ouvre romancée. Bhai Vir Singh fit face à tout cela avec toute son érudition et une attention méticuleuse. Pour ce qui est de la partie historique seulement, il consulta les vieilles archives sikhes, que Santokh Singh lui-même avait vues et d'autres extérieures au sikhisme, et qui furent découvertes plus tard. Bhai Vir Singh avait étudié de très près les *Janamsakhis*, Bhai Gurdas, *Gur Bilas Patshahi Chhevin*, Bhai Mani Singh, Saina Pat (*Gur Sobha*), Sukha Singh (*Gur Bilas Daswin Patshahi*), Sewa Das (*Parchian*), Sarup Das Bhalla (*Mahima Prakash*), Giani Gian Singh, (*Twarikh Guru Khalsa*) *Ramdas Walian Sakhian*, et des références persanes telles que *Tuzuk-i-Babari*, Ardastani, *(Dabistan-i-Mazahib)*, Sujan Rai Bhandari *(Khulasat-tu-Tawarikh)*, Khafi Khan *(Muntakhab-ul-Lubbab)*, Ghulam Husain Khan *(Sivar-ul-Mutakherian)* Ghulam Muhayy-ud-Din *(Tawarikh-i-punjab)*, et Sohan Lal *(Umadat-ut-Tawarikh)*. Il se servit abondamment de ces sources pour mettre en lumière et équilibrer les perpectives historiques de Santokh Singh.

Une autre ambition de Bhai Vir Singh était de confronter les vues de Santokh Singh sur le Sikhisme avec les conceptions

idéologiques du Singh Sabha. Il pensait que l'histoire sikhe souffrait d'une trop grande influence brahmanique. C'est avec cette ière-pensée qu'il décrivit on détail l'atmosphère intellectuelle et religieuse de Kaithal, où le *Suraj Prakash* avait été compilé sous l'égide d'Udai Singh.

Kaithal faisait partie du domaine sacré de Kurukshetra. De longue date la population se composait en grande partie de brahmanes. Sous le régime moghol, bien sûr, ils avaient fui la ville et ses alentours. Après l'arrivée des Pathans il ne restait pratiquement que des ruines. C'est avec l'établissement de l'autorité sikhe seulement, que les brahmanes allaient se trouver réhabilités. Les Rajas Sikhs encourageaient les lettres. La population se développa. Des pandits arrivèrent de très loin et s'installèrent ici. Kaithal était devenue une seconde Bénarès sanscrite. Du fait même qu'elle faisait partie de la région de Kurukshetra elle avait toujours été tenue ponr sacrée. A l'époque de Bhai Vir Singh il y avait plus de mille familles brahmanes là-bas. Deux cents au moins de ces érudits brahmanes étaient des autorités reconnues dans la lecture des Vedas et des Shastras. Le raja lui-même était un érudit et protégeait l'étude .. ..Tout ceci, bien sûr, contribua à installer solidement l'influence sanscrite et brahmanique.

Du temps d'Udai Singh des érudits venaient de très loin pour étudier à Kaithal. De célèbres pandits se déplaçaient pour venir y discuter, organiser des débats et recevoir des récompenses du Raja. Quatre maisons avaient été spécialement retenues pour les quatre pandits éminents qui supervisaient la rédaction du *Suraj Prakash*...Le Raja était un sikh, issu d'une honorable famille. Et tout raja qu'il était, il aimait se faire appeler Bhai (c'est-ā-dire frère, à la manière des vrais sikhs). Il connaissait parfaitement les principes du sikhisme, mais sous l'influence des études qui avaient cours dans sa ville, il acceptait la tendance de celles-ci. C'est sous ces influences donc et dans cet environnement que travaillait le poète. A Kaithal il fit un commentaire du *Japji* et écrivit deux livres, *Ramayana* et *Atam Purana*, dans le même idiome védantique. Le raja lut le Ramayana et lui donna un village en récompense. C'étaient là quelques indications concernant l'atmosphère dans laquelle vivait le poète ([8]).

L'appartenance de Bhai Vir Singh au Singh Sabha le rendait particulièrement sensible quand il s'agissait de cette

question. Il se donna le plus grand mal à essayer de faire des mises au point partout où il jugeait que Santokh Singh s'était éloigné des affirmations du sikhisme et donnait une interprétation védantique aux événements. Il dut même justifier les pratique hindoues de Baba Kalu, le père de Guru Nanak, à la naissance de ce dernier. "La foi sikhe n'avait pas encore été prêchée. Shri Kalu était un khatri hindou. Il était donc naturel qu'il suive les coutume de sa famille, qu'il appelle un brahmane et fasse faire l'horoscope de son fils. Bhai Santokh Singh cite ici le brahmane. Ces pratiques n'ont rien *à* voir avec le sikhisme."(4) On trouve de nombreuses explications de ce genre. Certaines sont de nature plus critiques, plus philosophiques, plus littéraires,. Toutes sont clairement réfléchies et exprimées. Certaines atteignent une telle dimension qu'elles pourraient à elles seules constituer un tract. L'une d'elles, qui discute, à la lunière de l'histoire et de l'enseignement du sikhisme, la référence de Santokh Singh à l'adoration de la déesse par Guru Gobind Singh occupe 57 pages.(5) C'est peut-être, comme le faisait remarquer un éminent érudit sikh la note la plus longue qui ait jamais été publiée ainsi.)6) Ces notes servirent à mettre en lumière un certain nombre de points obscurs ou discutables de l'histoire sikhe et ouvrirent aux chercheurs punjabis de nouveaux horizons.

La recherche personnelle de Bhai Vir Singh ne se limitait pas aux opinions de Santokh Singh. Il fit une analyse minutieuse des textes des écritures sikhes, traitées en tant que sources d'information historique. Il élabora une thèse de philosophie de l'histoire, donna à l'histoire sa place dans le système sikh et écrivit un essai bien documenté sur la vie de Bhai Santokh Singh. Toutes ces études servirent d'introduction au nouveau *Suraj Prakash.* A ce volume, Bhai Vir Singh ajouta encore queques chapitres sur le style de Santokh Singh, sur sa langue, sa prosodie, ses images et descriptions de la nature, et des saisons, sur le vaste champ de son information et bon nombre d'autres sujets encore.

Quand cette oeuvre monumentale en 14 volumes fut achevée, Bhai Vir Singh éprouva sans doute un grand soulagement. C'est évident par la petite préface en vers qui ouvre la série. "Celui qui connaît les coeurs remplis d'ivresse", seul, dit-il humblement, peut comprendre ce qu'il ressent. Il pouvait pourtant se féliciter de l'accomplissement de ce travail classique. Le *Suraj Prakash,* tel

qu'il fut publié par lui en 1934, illustre de façon glorieuse l'érudition punjabie. C'est une imposante oeuvre d'histoire, rédigée dans un style poétique, et qui une fois simplifiée et annotée se trouvait mise à la portée de n'importe quel lecteur. Son impact dans la littérature punjabie fut très grand.

Juste avant de commencer son travail sur le *Suraj Prakash*, Bhai Vir Singh avait publié *Sri Kalghidhar Chamatkar* (1925) et *Sri Guru Nanak Chamatkar* (1928). C'étaient des biographies de Guru Gobind Singh et de Guru Nanak. La plus grande partie des textes provenait des tracts que l'auteur avait écrits de temps à autre sur des événements des vies des gurus et des sikhs. Tous ces pamphlets qui avaient déjà été publiés par les soins de la Khalsa Tract Society, furent groupés en deux volumes. Quelques notes y furent ajoutées pour relier les différents événements les uns aux autres, et quelques histoires nouvelles vinrent combler les lacunes. Ces livres eurent un grand succès très vite et rassemblèrent autour de leur auteur un public enthousiaste et plein de respect. Ils furent depuis republiés plusieurs fois et sont lus et cités par les fidèles, les prêtres et les savants.

Dans la littérature punjabie, les *Chamatkars* occupent une place spéciale, en tant que biographies et oeuvres en prose. Par leur diction opulente et gracieuse, elles ont eu une influence heureuse sur la formation de la prose punjabie. En tant que biographies elles se situent à la rencontre de l'histoire et de l'agiographie. On les range généralement parmi les oeuvres pieuses. Selon l'auteur, elles sont seules capables de comprendre et de faire connaître une personnalité prophétique ou religieuse. Les mythes et les légendes y sont traitées comme des informations des plus sérieuses, et de la plus grande importance. L'histoire ici, contrairement à celle d'un souverain du monde, n'a aucun besoin d'être linéaire et clinique. "Pour essayer de connaître les êtres spirituels, nous devons plutôt nous en remettre à des rapports uniquement scientifiques, car les premiers, seuls, peuvent révéler les secrets de leurs coeurs. Bien que ces rapports soient plus du domaine des anges que l'on voit sur les tableaux, ils relèvent de la vérité."[7] Dans l'introduction de l'auteur, qui est commune à *Sri Guru Nanak Chamatkar* et à *Sri Kalghidhar Chamatkar*, Bhai Vir Singh dit :

> Les catalogues d'années avec leurs dates et leurs événements apportent une certaine substance et peuvent être bien utiles aussi par ailleurs. Mais ils n'apportent aucun

souffle de vie. Ce souffle, ce courant n'apparaît que quand les vies sont montrées comme elles ont été vécues, mouvantes et vibrantes, engagées dans leurs tâches quotidiennes, avec leurs joies et leurs peines, avançant, glissant, et se relevant, se cherchant et se réalisant, vibrantes d'idéaux élevés...[3]

Ces ouvrages, si l'on veu encore citer Bhai Vir Singh, "ne sont pas d'histoire par leur nature. Ils sont une exposition, dans le langage de l'histoire, du *Sri Granth Sahib* et des enseignements des dix gurus.

Telle est la philosophie qui inspira les écrits contenus dans ces fameux volumes des *Chamatkar*. Bhai Vir Singh songeait à les compléter en leur ajoutant les vies des huit gurus restants dans le même style et le même état d'esprit. Mais il n'était parvenu à en achever que quatre quand il mourut. Il en publia trois sous le titre de *Sri Asht Gur Chamatkar* (vol I) en 1952. La vie de Guru Arjun fut publiée après sa mort par son frère, Dr Balbir Singh, qui lui ajouta une introduction savante dans laquelle il analyse la qualité de la vision créatrice de Bhai Vir Singh. De même, dans un style plus simple et moins détaillé, des vies des Gurus furent écrites pour les jeunes lecteurs. Le premier volume de la série, *Gur Balam Sakhian* contient des événements tirés de la vie de Guru Nanak et fut publié en 1955.

A peine avait-il terminé son *Suraj Prakash* que Bhai Vir Singh s'attelait à une tâche encore plus vaste et difficile. Il voulait faire un commentaire détaillé du *Guru Granth*. Tout au début de sa carrière, il avait commenté une sélection des écritures qui fut publiée en 1906 sous le titre de *Panj Granthi Steek*. Il avait également révisé et complété le dictionaire du *Guru Granth* que son grand-père, Giani Hazara Singh avait fait. Son édition révisée fut publiée en 1927. Derrière ces efforts littéraires il faut voir le but de sa vie qui était de projeter le message du *Guru Granth* et comme il aimait à le dire lui-même, tous ses écrits ne sont en fin de compte qu'une exégèse du Livre Saint. Si bien que quand il entreprit officiellement de faire un commentaire du Livre Sacré tout entier, ses hautes qualités à la fois spirituelles et intellectuelles étaient déjà bien établies. Il se consacra entièrement à ce travail pendant plusieurs années. Il voulait vraiment en faire la meilleure de ses oeuvres. Malheureusement sa traduction demeura incomplète. La partie qu'il réussit à achever, et qui couvre pratiquement la moitié du Livre, fut publiée après sa mort

par le Dr Balbir Singh, avec une affection toute fraternelle et une grande compétence. Le *Santhya Sri Granth Sahib*, c'est le titre qui fut donné à la série de sept volumes est un monument qui rend hommage au travail et à la science de Bhai Vir Singh, à sa connaissance des textes sacrés sikhs, de la littérature, de la philosophie, de la philologie, de la sémantique et de la grammaire indiennes.

Le dernier document historique important que Bhai Vir Singh entreprit de publier est *Sakhi Pothi*, une relation anonyme en punjabi des voyages de Guru Teg Bahadur et de Guru Gobind Singh à travers le Malwa, une région du Punjab. L'existence de ce document était connue depuis 1876. Sardar Sir Attar Singh de Bhadaur en publia alors une traduction anglaise. L'original punjabi disparut. Un vieil exemplaire manuscrit en fut découvert par Bhai Sahib Singh Giani en 1935, et il l'offrit à Bhai Vir Singh. Ce dernier en fit une étude approfondie et le publia en 1950. Il est vraissemblable que Bhai Santokh Singh ait eu ce livre cntre les mains et s'en soit servi alors qu'il rédigeait son *Surat Prakash.* Plus tard il semble qu'Ernest Trumpp, lui aussi, ait pu avoir accès au livre, et avec lui, d'autres chercheurs comme Frederic Pincott et Syad Muhammad Latif qui l'utilisèrent dans leurs écrits. Dans le manuscrit original aucune distinction n'était faite entre les voyages de Teg Bahadur et ceux de Guru Gobind Singh. Certains événements dans les livres de ces chercheurs furent faussement attribués à Teg Bahadur, donnant une idée erronnée de sa vie. Bhai Vir Singh rétablit la vérité historique en révélant que les 38 premiers récits concernaient Guru Teg Bahadur et les 80 suivants, Guru Gobind Singh Il reste deux récits qui sont de toute évidence une interpolation. Bhai Vir Singh les a publiés sous forme d'appendice.

L'HOMME ET SON IMPACT

La production littéraire de Bhai Vir Singh fut intense, nous venons de le voir. Peu d'auteurs, dans toute la littérature mondiale ont un corpus aussi volumineux que le sien à leur actif, peu d'entre eux se sont essayés à des genres si différents. Pour lui ce fut l'engagement total de toute son activité mentale et spirituelle. Il ne se laissa pourtant jamais déborder par le poids de sa création. La noblesse de sa personnalité est sous-jacente à ses écrits. Il a su maintenir, entre sa vie et son oeuvre, un équilibre délicat, une harmonie parfaite. Là était toute sa force. Sa foi vivante a toujours été le centre de son activité. Ce qu'il souhaitait communiquer, il l'avait intensément éprouvé. Son esprit était constamment occupé de beauté et d'harmonie. Parce qu'il vivait l'expérience qu'il voulait intellectualiser et transmettre, sa personnalité est aussi importante que son oeuvre. Déjà de son vivant il était entouré d'un halo de sainteté et un cercle toujours plus grand d'admirateurs rendait hommage au mystique et au saint homme qu'il était.

Jamais pourtant la célébrité qui s'était abattue sur lui ne modifia ce qu'il y avait en lui de profondément humble et humain. En dépit de son engagement religieux et spirituel, il n'avait absolument rien d'un saint inabordable et enfermé dans sa tour d'ivoire. Il vivait intensément et participait vigoureusement à la vie séculaire. Il savait apprécier les bonnes choses de la vie. C'est avec le plus grand soin qu'il administrait son imprimerie et il travailla très dur à la faire prospérer. Il aimait les fleurs et les cultivait dans toutes les maisons qu'il possédait. Sa connaissance musicale était bien connue aussi et il faisait régulièrement venir chez lui des joueurs de sitar et de *dilruba*. Il allait passer ses étés au Kashmir. Après 1947, quand la vallée eut perdu sa paix, c'est à Dehra Dun, où il avait une collection de sculptures, qu'il prit l'habitude d'aller. Il parlait peu. L'art de la bonne conversation pourtant ne lui était pas étranger. Il réservait ses soirées aux visiteurs qui venaient le voir d'un peu partout. Il pouvait tout

aussi bien échanger une bonne plaisanterie avec eux, que discuter d'un point précis de théologie ou de métaphysique. Il était toujours vêtu de façon immaculée. Il portait le plus souvent un long manteau ou un châle de pashmina. Son visage calme et radieux était encadré d'un volumineux turban blanc. Avec ses yeux profonds, son nez rectiligne et sa longue barbe, il avait la grandeur et la noblesse d'une statue grecque.

Son magnétisme personnel était irrésistible. Nombreux furent ceux qu'il séduisit et qui lui restèrent fidèles pour le reste de leur existence. Il possédait le don de l'amitié et avait une façon bien à lui de provoquer les confidences. Et ce sont ces amitiés qui lui donnaient sa force. C'est en association avec son ami Wazir Singh qu'il avait mis sur pied son imprimerie. Quand il fonda la Khalsa Tract Society, il avait le support et l'aide d'un autre de ses amis, Kaur Singh Dhupia. Son amitié pour Sir Sunder Singh Majithia (1872-1941), fut chaleureuse et longue, comme le fut son amitié pour Trilochan Singh (1872-1947). Le trio qu'ils formaient à l'époque était charmant, et leur influence était grande dans tout le Punjab. Sir Sunder Singh, qui était issu d'une ancienne famille aristocratique, travaillait à la cause de l'éducation sikhe, et jouait un rôle important dans les affaires publiques. Il fut le premier président du *Shiromani Gurdwara Prabandhak Committee*, qui prit en main l'administration des lieux saints. Il devint par la suite membre de l' *Imperial Council*, puis du conseil des ministres du Punjab. Sardar Trilochan Singh, quant à lui, en homme posé, intelligent et compétent qu'il était, il était le cerveau d'institutions sikhes dominantes, comme le *Chief Khalsa Diwan, la Sikh Educationnal Society*, le *Khalsa College* d' Amritsar, et les banques du Punjab et du Sind.

Bhai Vir Singh savait provoquer l' inspiration, comme il pouvait donner des conseils. Chaque soir ils se rencontraient tous les trois. Ils jouaient au tennis, plaisantaient et discutaient sérieusement des affaires dont ils s'occupaient, et des problèmes des Sikhs en général. Dans le cercle plus large de ses amis, se trouvaient Sardar Harbans Singh d' Attari (1878-1936), l'arrière petit-fils du général sikh Sham Singh, qui périt à Sobhraon en combattant les Anglais, Bhai Jodh Singh (né en 1882), un théologien et un éducateur, et le Dr Khudadad, un mathématicien et sufi musulman. Il célébra plusieurs de ces amis dans ses poèmes, Sir Sunder Singh Majithia, Sardar Trilochan Singh et Sardar Harbans Singh d' Attari en particulier.

Son amitié affectueuse pour Puran Singh (1881-1931), un professeur de l' Institut de Recherches Forestières de Dehra Dun est particulièrement typique. Scientifique de formation, Puran Singh avait un tempérament très sensible et émotif. Alors qu'il étudiait la chimie industrielle au Japon, il subit l' influence du Swami Ram Tirath. Il cessa alors de porter les symboles extérieurs du sikhisme qu'il avait jusqu'alors loyalement gardés et devint *sannayasi.* Ses parents ressentirent douloureusement cette désertion. Il revint en Inde, mais ne voulut pas vivre avec sa famille. C'est sa soeur qui finalement réussit, à force d'amour, à le rendre à la famille. Et c'est sous l'influence de Bhai Vir Singh qu'il retrouva sa foi ancestrale.

Puran Singh avait rencontré Bhai Vir Singh en 1912, à l'occasion de la session annuelle de la *Sikh Educational Conference.* Il s'était rendu à Sialkot sur l'invitation de Sir Jogendra Singh, le président de la conférence. Sir Jogendra Singh (1877-1947), a été un éminent intellectuel et homme d'état sikh. Il avait chargé Puran Singh de prendre la parole à la session plénière d' avril. Il le présenta ainsi : "Voici quelqu'un qui a étudié plusieurs religions et qui a trouvé sa vérité dans le sikhisme." Puran Singh fut profondément impressionné de se trouver en compagnie d'un si grand nombre de "Khalsa". Il délivra sa communication éloquente et passionnée en anglais, et elle fut répétée in punjabi à la demande de l'audience. Il pensait que la véritable éducation des Sikhs commençait par la compréhension de la beauté des messages des gurus. Sa rhétorique puissante et spontanée avait réussi à électrifier toute l'audience.

Bhai Vir Singh, qui était assis sur l'estrade, congratula affectueusement Puran Singh après son discours. Il l'invita chez lui *à* la fin de la session. Ils dinèrent ensemble et leur conversation se prolongea fort tard dans la nuit. Puran Singh avait beaucoup lu. Il s'intéressait aux religions comparées, *à* la littérature, *à* la philosophie, particulièrement aux védanta. Il s'était posé beaucoup de questions et avait toutes prêtes un certain nombre de réponses personnelles, mais la présence de Bhai Vir Singh le laissait complètement désarmé. Avec la plus grande simplicité et une certitude intérieure profonde, ce dernier sut le convaincre. Puran Singh sentit en lui un ressort d'amour, ses doutes disparurent et il n'eut plus rien *à* rechercher. Il passa la nuit dans la même chambre que Bhai Vir Singh. Il allait chérir sa compagnie pandant sa vie entière. Il venait d'être rendu *à* la foi de ses ancêtres et décida

de réadopter les symboles des Khalsa. D'après sa femme Maya Devi, "c'est un homme différent qui revint *à* Dehra Dun."

Ce retour au sikhisme de Puran Singh fut un événement significatif, non seulement pour sa vie personelle, mais pour toute l'histoire des lettres punjabies. Son génie et ses talents multiples allaient enfin se trouver cristalliés autour de quelque chose et son abondante énergie créatrice canalisée. Sa poésie et sa prose punjabies étaient superbes. Il publia aussi, en anglais, des ouvrage sur la religion sikhe.[3] Voici en quels termes Puran Singh rend hommage *à* Bhai Vir Singh et parle de la dette qu'il a envers lui :

> La porte de la grâce du Guru, que j'avais fuie, s'est réouverte pour moi et j'ai pu réentrer. J'ai regagné le cadeau du Guru, la chevelure sacrée, ma foi sikhe et l'amour des pieds du Guru. A cette heure heureuse, j'ai vu un grand homme *à* la porte du Guru. Sa bienveillance m'initia à la connaissance et à la beauté de la littérature punjabie. Je reçus le don de la poésie grâce *à* la faveur qu'il me témoigna. Ses mots prophétiques et doux atteignirent et modifièrent mon propre vocabulaire punjabi. Les fautes sont personnelles, les mérites vont *à* celui qui a donné. Je ne suis qu'un être très humble, un mendiant qui va de porte en porte, mais je lui dois le feu de mes yeux, comme je lui dois le joyau qui brille et brûle dans mon coeur.[4]

A Dehra Dun, où Bhai Vir Singh se rendait souvent, il s'entoura d'une autre galaxie de compagnons et d'amis, formée du Dr Balbir Singh, de Puran Singh et de Khudadad. Un savant du Maharashtra, Gopalarao, qui travaillait comme chimiste avec Puran Singh fut présenté *à* Bhai Vir Singh et séduit immédiatement. Il suivit Bhai Vir Singh *à* Amritsar, *où* il enseigna la chimie au Khalsa College. Il avait renoncé pour cela *à* un poste important *à* l'Institut de Recherches. Il préférait la compagnie de Bhai Vir Singh. Alors qu'il faisait fonction de principal du Khalsa College, il attrapa la typhoïde et mourut. Des amis de la famille, Bhai Vir Singh fut le premier informé. Il se rendit immédiatement au Khalsa College, s'efforça d'apaiser la douleur de la veuve, qu'il emmena passer la nuit dans sa proprre famille en ville. Lui-même fit réciter pendant toute la nuit le *Sukhmani Sahib* auprès du corps de son ami.[5]

Gopalarao était souvent venu voir Bhai Vir Singh en compa-

gnie de son ami Swami Ramdas, un sanayasi très connu. Ill sont même allés le voir un jour ensemble au Kashmir. Une autre fois ils célébrèrent ensemble l'anniversaire de Guru Gobind Singh dans la maison de Bhai Vir Singh *à* Amritsar. Swami Ramdas aimait *à* discute avec lui et était impressionné par la profondeur de son inspiration spirituelle et poétique. C'est ainsi qu'il s'exprima le jour du quatre-vingtième anniversaire de Bhai Vir Singh :

> Bhai Vir Singh est l'un des plus grands poètes-saints du Punjab. Ramdas voudrait moins insister dans cet article sur son talent poétique, qui est considérable, que sur sa personnalité de saint. Ramdas a eu le privilège de son *darshan à* quatre reprises. Chaque fois Ramdas l'a trouvé si débordant de paix et de pureté qu'il en fut inspiré et illuminé. Pour Ramdas il fut un ami idéal et un hôte lors de ses voyages *à* travers le Punjab et le Kashmir. La dernière fois que Ramdas le vit, ce fut *à* Bombay en 1952, après plusieurs années. Ce contact stimulant est resté présent dans la mémoire de Ramdas. Nous étions assis sur le même sofa, nous serrant les mains et les regards et les mots que nous avons échangés alors soulevèrent des vagues d'extase dans nos coeurs. Le sentiment qu'éprouva Ramdas au moment de la séparation ne peut être contenu dans des mots.[6]

Dhani Ram Chatrik (1876-1954), qui allait devenir un poète célèbre, n'était qu'un jeune garçon quand il rencontra Bhai Vir Singh dans son imprimerie. Il ne savait rien alors du fonctionnement d'une imprimerie. Bhai Vir Singh lui enseigna la calligraphie gurmukhie et commença par lui donner des livres punjabis *à* transcrire. Peu *à* peu il progressa et quand le *Khalsa Samachar* fut publié, il lui donna chaque semaine une colonne en vers. Bhai Vir Singh encourageait son penchant pour la littérature. Et plus tard, Dhani Ram Chatrik se fit un nom en temps que poète et en temps qu'imprimeur. Leur estime mutuelle ne fit que grandir. Quand, en 1950, le soixante-quatorzième anniversaire de Bhai Vir Singh fut célébré, et qu'un volume lui fut offert, Bhai Vir Singh composa un couplet en vers qu'il écrivit sur la premirèe page. Il joua sur les mots "Dhani" (qui signifie riche) et Ram :

> Tu es devenu Dhani
> Car tu as su conquérir le monde.

Tourne-toi vers Ram maintenant
Et deviens Ram Dhani, la richesse de Ram.
Et ainsi tu gagneras
Ce monde et l'autre.

Nombreux étaient les amis profondément attachés *à* Bhai Vir Singh. Deux autres d'entre eux doivent être cités ici : Sant Sangat Singh de Kamalia (1882-1950), qui n'a son égal aujourd'hui pour expliquer les textes sikhs, et Ragi Hira Singh (1879-1996) un virtuose de la musique sikhe. Bhai Vir Singh les tenait tous les deux en grande estime parce qu'ils avaient atteint *à* une telle perfection dans leurs arts respectifs. Quant *à* eux, ils répétaient publiquement ce qu'ils lui devaient et *à* quel point sa présence les inspirait.

Bhai Vir Singh n'essaya jamais de se constituer une personnalité publique. Il était en fait un grand timide. Il craignait les lumières de la rampe. Son seul souhait, écrivait-il, "était de rester anonyme". Il ne prêta jamais son nom *à* son journal, pas plus qu'*à* ses livres. Jamais il ne fit un discours public. Et pourtant son influence était immense, *à* cause d'abord de ses écrits, et de ses amis, ensuite par son intérêt pour les institutions, qui, bien qu'assez silencieux, était solide et efficace. Il était très proche du *Chief Khalsa Diwan,* très influent quant *à* l'opinion sikhe et les institutions qui lui étaient affiliées, comme la *Sikh Educational Conference* et le *Khalsa College.* Il avait un certain poids dans les décisions du *Chief Khalsa Diwan*, et par l*à* dans la vie publique du Punjab. Ses activités "politiques" étaient modérées, comme l'étaient celles du *Chief Khalsa Diwan.* Malgré cela il savait conserver une position de splendide isolement et d'indépendance. Il ne sollicitait de faveurs ni d'honneurs d'aucun bord, et contrairement *à* certains leaders de groupes minoritaires, désireux d'établir leur autorité, il ne prêchait l'admiration d'aucune influence étrangère. Il ne croyait pas d'ailleurs *à* la permanence britannique en Inde, et était hostile *à* toute occidentalisation. Il voulait au contraire éveiller la conscience de son peuple en le rendant fier de son histoire et de sa culture.

Les honneurs et les récompenses commencèrent *à* l'assaillir quand l'Inde accéda à l'indépendance. L'*East Punjab University* lui conféra le degré de *Doctor of Orientol Lcarning* (honoris causa) le jour de sa première remise de diplômes, le 5 mars 1942, pour sa contribution aux lettres punjabies. Le même jour, elle récompensait

de la même façon un autre citoyen indien, Sardar Vallabhbhai Patel, alors ministre de l'intérieur. Bhai Vir Singh ne se rendit pas *à* la cérémonie et le *syndicate* de l'université envoya un de ses membres éminents, Bhai Jodh Singh, accompagné du *Deputy Registrar à* Amritsar, et ils remirent le diplôme *à* Bhai Vir Singh dans sa propre maison.

En 1959, Bhai Vir Singh fut nommé membre du Conseil Législatif du Punjab. Il assistait irrégulièrement aux sessions, ne prenait jamais la parole. Il intervenait *à* peine dans les discussions. Pour son quatre-vingtième anniversaire, un volume cérémoniel lui fut offert, qui contenait des témoignages et des essais sur sa vie et sur son oeuvre, et que Sardar Harbans Singh, un haut fonctionnaire du gouvernement indien édita avec affection et compétence. Cela se passa au cours de la *Sikh Educationnal Conference* qui se réunissait *à* Bombay pour sa trente-huitième session annuelle, sous la présidence d'un diplomate indien, Sardar Hardit Singh Malik. Le 6 octobre 1956, le président de l'Inde le décora du *Padma Bhushan.*

Sa réponse *à* ces honneurs et compliments se trouve dans ces couplets qu'il addressa *à* l'éditeur du *Khalsa Samachar*, qui avait publié dans ses colonnes tous ces éloges et les félicitations de ses admirateurs :

Vous m'avez malmené *à* coeur joie,
C'est assez,
Arrêtez-vous maintenant.
Ce qui cuit couvert garde toute sa saveur.
L'éloge et le blâme doivent être pareillement interdits.
Ne soyez ni rempli de joie par l'un, ni attristé par l'autre.
Le véritable récomfort vient de la suppression de la dualité
Dites-moi si quelqu'un peut
Me conduire à ce point. 7

Il était d'humeur plaisantine quand il commenta son doctorat fraîchement reçu :

Je vivais dans une humilité sans nom,
Quand cet épithète me fut imposé.
Que vais-je faire maintenant
Et à quoi vais-je l'accrocher ?
Comment des intérêts peuvent-ils se produire
S'il n'y a pas de capital au départ ?

C'est pour ces intérêts que l'on me félicite.
Mais qui remercier ?
Capital, intérêts, ils furent si modestes.
Mon grand-père et mon père étaient
De véritables docteurs,
Leur main savait guérir.
Quant *à* moi, étudiant éternel
Je ne suit devenu ni médecin, ni guérisseur.
Et voici qu'on m'appelle docteur,
Comment puis-je en être digne ? 8

Le poids des années et de cette vie de travail commençaient à se faire sentir. Bhai Vir Singh montra des signes de faiblesse et de fatigue dès le début de l'année 1957. Ils furent attribués à un épuisement nerveux complet et il dut se reposer. Vers le milieu de l'été, il voulut aller *à* Kasauli, dans l'espoir de reprendre des forces, afin de pouvoir, *à* son retour se remettre à son *Guru Granth.* Mais la fièvre, qui persistait malgré les meilleurs traitements, le cloua à Amritsar. Il s'affaiblissait de jour en jour. Dr Balbir Singh nous donne de lui *à* ce moment un portrait émouvant :

> Ceci se passait quelques jours avant que Bhai Vir Singh ne s'éteigne. Nous étions assis dans sa maison d' Amritsar. C'était le soir et nous bavardions quand il entra dans le salon soutenu par quelqu'un. Il s'assit dans un fauteuil. Il avait voulu quitter son lit de repos et marcher jusqu'au salon. J'étais assis juste en face de lui. Il était très faible. Il semblait que la faiblesse de son corps avait pâli à tel point sa peau, qu'elle laissait transparaître son calme intérieur. En contemplant sa frêle et sereine silhouette, je pensais aux mots de Sénèque "quel privilège merveilleux de posséder la faiblesse d'un homme et la sérénité d'un dieu." Je venais de revenir de Dehra Dun. Il m'avait attendu et voulait parler de certaines choses, surtout du commentaire du *Guru Granth*......... . (8)

La fièvre ne tomba pas et sa condition empira. Et ce fut la fin le 10 juin 1957.

Bhai Vir Singh est encore trop proche de nous pour que nous puissions le juger. Dès à présent pourtant deux écoles critiques s'opposent à son sujet. L'une l'adule presque. Elle tient d'abord compte de sa sainte personnalité et tente de juger son oeuvre à

partir d'elle. Elle n'admet aucune allusion critique. L'autre école, plus académique et plus libre peut-être, pense que Bhai Vir Singh était trop préoccupé par son petit monde personnel pour atteindre à une pertinence moderne. C'est peut-être un point de vue plus modéré, situé entre ces deux extrêmes qui saura conduire à une compréhension plus vraie de sa personne et de son génie littéraire. Il ne faut pas le juger d'après des critères contemporains, ce serait par trop injuste. Il faut le laisser à sa place, dans son contexte historique, pour pouvoir parvenir à un jugement valide de ce qu'il tentait de faire, et de ce qu'il réussit à faire. Il ne serait pas logique non plus de le déifier. Ce serait passer à coté de l'homme et de la qualité véritable de ses aspirations et de ses réalisations. Sans toutefois le mettre sur un piédestal, n'importe qui peut apprécier l'originalité incontestable et l'excellence de son intuition créatrice et la ferveur et la pureté de sa vision. Le meilleur angle de jugement serait peut-être le suivant : essayer de voir en lui la force vive à l'arrière-plan du renouveau culturel du Punjab au tournant du siècle, celui par qui une lumière neuve éclaira l'esprit et la littérature punjabie, et donna sa forme au néo-sikhisme. Bhai Vir Singh est le maillon qui relie les deux mondes, les deux traditions de l'érudition punjabie, l'ancienne et la nouvelle. Dans le cadre religieux qui était le sien, il écrivit avec une nouvelle conscience pour un engagement ouveau. Ses paroles guidèrent une génération nouvelle vers de nouveaux modes de pensée et d'opinion, et des champs nouveaux de réalisation. La dette que la littérature punjabie a à son égard demeurera quasi-permanente. Il lui conféra une inspiration toute fraîche, un style nouveau, et la mit sur la voie moderne de son développement. C'est le rôle que Bhai Vir Singh a ainsi joué, qui devrait retenir de plus en plus l'attention.

NOTES ET REFERENCES

Le milieu

1. John Clark Marshman, *The Life and Times of Carey, Marshman and Ward,* London, Longman, Brown, Green, Longmans and Roberts, 1859, p. 466.
2. A. K. Priolkar *The Printing Press in India,* Marathi, Samshodhana Mandala, Bombay, 1958, p. 354.
3. Sushil Kumar De, *Bengali Literature in the nineteenth Century,* Calcutta, Firma K. L. Mukhopadhya, 1962, p. 461.
4. J. P. Naik, ed. *Selections from the Educational Rccords of the Government of India,* National Archives of India, 1963, vol II, p. 27.
5. John C. Lowrie, *Travels in North India,* Philadelphia Presbyterian Board of Publication, 1842, p. 41.
6. *Historical Sketches of the Indian Missions,* Allahabad, 1886, p. 27.
7. Robert Clark, *The Missions in the Punjab and Sindh,* revised edition, London, Church Missionary Society, 1904, p. 3.
8. J. Waskom Pickett, *The Mass Movement,* The Abingdon Press, Cincinaati, p. 45.
9. J. P. Naik, ed. *Selections from the Educational Records of the Government of India,* National Archives of India, 1963, vol II, p. 52.
10. Traduit de *Koh-i-Nur,* 16 Juin 1874, Mohammad Sadiq, *A History of Urdu Literature,* Oxford University Press, 1964, p. 290.
11. *Annual Report of the Ludhiana Mission,* American Pesbyterian Mission Press, Ludhiana, 1853, pp. 22-23.
12. The *Khalsa Akhbar,* Lahore, 1893, (traduit du punjabi).
13. J. Johnston Walsh, *A Memorial of the Fattergarh Mission,* p. 113.

P.U.P. 1147

14. *Annual Report of the Ludhiana Mission*, American Presbyterian Mission Press, Ludhiana, 1862, p. 51.
15. Lady Login, *Sir John Login and Duleep Singh*, London, W. H. Allen and Co., 1890, p. 492.
16. Article de Lepel Griffin dans *Asiatic Quarterly* (1894), cité par Fauja Singh Bajwa, *Kuka Movement*, Motilal Banasidass, Delhi, 1965, p. 204.
17. *Political Suggestions, Information and other Services of Sardar Sir Attar Singh*, publié par la famille pour une circulation privée.

Les ancêtres et les années dc formation.

1. Diwan Kaura Mal, tel qu'll est l'objet de plusieurs traités d'histoire, dont celui de Dr Ganda Singh.
2. Voir *Sri Charan-Hari Visthar* (Punjabi), Vol I, Partie II, Khalsa Samachar, Amritsar, 1945.
3. Mahan Singh Giani, *Gurmukh Jiwan*, (Punjabi), Khalsa Samachar, Amritsar, 1969, p. 36.
4. D. Petrie, *Secret Memorandum on Recent Developments in Sikh Politics*, 1911. Cité dans *Punjab Past and Present*, oct 1970, pp. 354-55.

Le mouvement pamphlètaire punjabi.

1. J. J. Lucas, *History of the North India Christian Tract and Book Society*, Allahabad, pp. 1-8.
2. Les tracts étaient publiés anonymement.
3. *Khalsa Samachar*, Vol I, No 1, 17 novembre 1899, p. 1.
4. *Ibid.*, Vol I, no 7, ler janvier 1900, pp. 3-4.
5. *Ibid.*, Vol II, no 4, 26 novembre 1900, p. 3.
6. *Ibid.*, Vol I, no 13, 12 février 1900, p. 3.
7. *Ibid.*, Vol I, no 37, 30 juillet, 1900, p. 3.
8. *Ibid.*, Vol IV, no 38, 5 août 1903, p. 3.

Sundari et les autres romans.

1. *Sundari*, 32e édition, p. 43.
2. *Ibid.*, pp. 128-29.
3. *Ibid.*, pp. 131-32.
4. *Ibid.*, p. 134.

5. *Bijay Singh*, édition de 1961, p. 175.
6. *Baba Naudh Singh*, édition de 1965, p. 19.
7. *Ibid.*, pp. 30-31.
8. *Ibid.*, p. 26.
9. *Ibid.*, p. 66.
10. *Ibid.*, p. 19.
11. *Ibid.*, p. 67.

Rana Surat Singh.

1. La préface de l'auteur, *Rana Surat Singh*, le édition, p.V.
2. *Rana Surat Singh*, pp. 2—3.
3. *Ibid.*, p 23.
4. *Ibid.*, p. 25.
5. *Ibid.*, p. 25.
6. *Ibid.*, p. 26.
7. *Ibid.*, p. 83.
8. *Ibid.*, p. 55.
9. *Ibid.*, pp. 55—56.
10. *Raja Lakhdata Singh*, lère édition, p. 20.
11. *Ibid.*, note de l'auteur.

Les poèmes plus courts.

1. "Bismil Mor" dans *Kehran de Har*, éd de 1962, p. 181.
2. "Dall" dans *Matak Hulare*, ed de 1966, p. 54.
3. "Koi Haria Boot Raheo Ree" dans *Matak Hulare*, p 43.
4. "Noor Chamkada Matha" dans *Matak Hulare*, p. 34.
5. "Menhdi" dans *Matak Hulare* p. 36.
6. "Ganga Ram" dans *Bijiian de Har*, 1967, p. 105.
7. *Ibid.*, p. 104.
8. *Ibid.*, p. 108.
9. "Attak" dans *Bijlian de Har*, p. 45.
10. "Saman" dans *Bijlian de Har*, p. 5.
11. "Hosh Masti" dans *Lahir Hulare*, 1958, pp. 33—34.
12. "Banafsha da Phul" dans *Lahir Hulaer*, pp. 33—34.
13. "Nit Arzoi" dans *Matak Hulare*, p. 38.
14. "Bithunn Patthar" dans *Mere Saivan Jeo*, p. 51.

15. "Ras, Rasia, Rasal" dans *Mer Saivam Jeo*, p. 9.
16. "Guldaudian Nahin Aaian" dans *Lahir Hulare*, p. 85.
17. "Kambdi Kalai" dans *Matak Hulare*, p. 46.
18. "Kashmir ton Vidaigi" dans *Lahir Hulare*, p. 59.
19. "Mashobra" dans *Mere Saivan Jeo*, p. 35.

Les travaux èrudits.

1. Bhai Vir Singh, *Prachin Panth Prakash*, Khalsa Samachar, Amritsar 1962, p. 2.
2. Bhai Vir Singh, *Gur Pratap Suraj Granth*, Khalsa Samachar, Amritsar, 1954, Vol. 1, p. 11.
3. *Ibid.*, pp. 146—47.
4. *Gur Pratap Suraj Granth*, Khalsa Samachar, Amritsar, 1961, Vol. II p. 155.
5. *Gur Pratap Suraj Granth*, 1961 Vol XII, p. 4968—5012.
6. Harbans Singh, *Bhai Vir Singh Abhinandan Granth*, p. 253.
7. *Gur Pratap Suraj Granth* 1954, vol I, p. 71.
8. *Sri Kalghidhar Chamatkar*, Khalsa Samachar, Amritsar, 1963, vol I Introduction.

L'homme et son impact.

1. Khalsa Samachar, Vol 13, No. 22, 11 avril 1912, p. 4.
2. Mohinder Singh Randhawa, *Puran Singh Jiwani te Kavita*, (punjabi) Indian Sahitya Akademy, New—Delhi, p. 75.
3. Ses écrits qui comprennent, plusieurs manuscrits inédits en punjabi et en anglais ont été donnés à la Punjabi University, Patiala par son fils Sardar Raminder Singh.
4. Puran Singh *Khule Lekh* (punjabi) 1952. Introduction p. iii. Navyug Publishers, Delhi, 1970.
5. Niranjan Singh *Jiwan Vikas* (punjabi) pp. 147—48.
6. Harbans Singh, *Bhai Vir Singh Abhinandan Granth*, p. 35.
7. Mahan Singh Giani, *Gurmukh Jiwan* (punjabi) Khalsa Samachar p. 253.
8. *Ibid.*, p. 250.
9. *Santhya Sri Guru Granth Sahib*, Introduction.

LES PRINCIPALES OEUVRES DE BHAI VIR SINGH

Poésie

Rana Surat Singh
Lahiran de Har
Matak Hulare
Bijlian de Har
Preet Veena
Kant Maheli
Kambdi Kalai
Mere Sayan Jeo

Romans

Sundari
Bijay Singh
Satwant Kaur
Baba Naudh Singh

Traduction

Bharthari Hari — Jiwan te Niti Shatak

Théâtre

Raja Lakhdata Singh

Biographies

Shri Guru Nanak Chamatkar
Sri Kalghidar Chamatkar
Sant Gatha
Asht Gur Chamatkar
Gur Balam Sakhian

Travaux érudits

Varan Bhai Gurdas Steek
Sikhan di Bhagat Mala

Prachin Panth Prakash
Puratan Janamsakhi
Saklu Pothi
Guru Granth Kosh
Gur Pratap Suraj Granth
Panj Granthi Steek
Santhya Sri Guru Granth Sahib

LITTERATURE
CRITIQUE SUR BHAI VIR SINGH

Sant Singh Sekhon, *Bhai Vir Singh te Unha da Yug,* Lahore Book Shop, Ludhiana.

Surinder Singh Narula, *Bhai Vir Singh*, Lahore Bookshop, Ludhiana.

Harbans Singh, *Bhai Vir Singh te Unha di Rachna*, Lahore Ludhiana.

Harbans Singh, *Bhai Vir Singh Abhinandan Granth,* Bhai Vir Singh Abhindan Granth Samiti, New Delhi.

Mahan Singh Gyani, *Gurmukh Jiwan* Khalsa Samachar, Amritsar.

Sahit Samachar, numéro spécial sur Bhai Vir Singh, avril, mai 1952, Lahore Bookshop, Ludhiana.

Alochna, numéro special sur Bhai Vir Singh, avril 1958, Punjabi Sahit Akademi, Ludhiana.

Bhai Vir Singh Adhian, Punjabi University, Patiala.

Bhai Vir Singh Simriti Granth, Punjabi Sahit Sameekhya Board, Jullundur.

Darshan Jhalke, Bhai Vir Singh Sahit Sadan et Bhai Vir Singh Study Circle, New-Delhi.